

BON-SECOURS

Bulletin de l'Association des Anciens Elèves
et Revue du Collège N.-D. de Bon-Secours

B R E S T



N° 28. — Trimestriel

Noël 1931

BON-SECOURS

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves
et Revue du Collège N.-D. de Bon-Secours

B R E S T

La Vie au Collège

UN DÉPART

On lit, dans le « Bon-Secours » des grandes vacances, à la page 88 :

« ...Onze heures et demie... On va se séparer, mais le P. Préfet se garde bien d'oublier de mettre un terme aux vacances. »

Savait-il alors que ce coup de clochette ouvrant la phrase qu'on voudrait ne pas entendre :

« La rentrée est fixée au 1^{er} octobre pour les pensionnaires, au vendredi 2 pour les externes »,
était le dernier qu'il adressait aux élèves de Bon-Secours ?
que cette rentrée qu'il annonçait ne se ferait pas sous son regard ? Je ne sais.

Mais dans la seconde quinzaine d'août, on parlait de « grands » changements : « Le Père Dauger quitte Brest. »

Coup de théâtre : Bon-Secours sans le P. Dauger, ce n'est plus Bon-Secours.

Et les mémoires, dans un effort, reconstituaient une page d'histoire : 1921, M. le Chanoine Breton, supérieur du collège est nommé curé de Lambézellec. Le P. Dauger, supérieur de la résidence de Quimper, est appelé à le remplacer.

Sept années durant, il dirige le collège ; il en est l'âme.

dent encore et il doit laisser, le cœur gros j'en suis sûr, la maîtrise de M. Bizien puis de M. Bothorel à ses seules ressources.

Mais le Collège cependant ne perd pas la collaboration de ce maître réputé. S'agit-il de donner un régal de musique d'orchestre aux élèves et à leurs parents, on fait appel à M. Lidou et, comme par enchantement un orchestre est constitué. S'agit-il de tout autre service, M. Lidou est encore là. Il est toujours là d'ailleurs, dès qu'on a besoin de lui. On dirait qu'il a le don d'ubiquité. Vous le voyez, vous lui courez dessus: « François, François, je vous retiens à déjeuner! » ...P'st... Il est déjà parti.

Comme vous le voyez, sa vie est associée intimement à la vie du Collège pour une part, qui est petite en soi, si on la compare à l'activité formidable que notre ami déploie, mais qui est grande, très grande par le cœur.

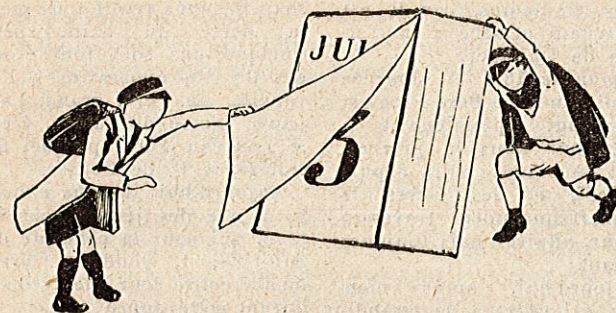
Et voici qu'il commence à donner à Bon Secours un appui nouveau en lui assurant du recrutement. Dans sa postérité nombreuse les filles ont été les premières à paraître, mais voici que les garçons s'avancent à leur tour et le Collège a déjà inscrit plusieurs fois sur ses palmars le nom de Jean Lidou.

Pour tous ces titres du présent et du passé Bon Secours vous est très attaché, mon cher M. Lidou.

Aussi lorsque le dimanche 15 Novembre, à l'issue de la grand-messe, à la balustrade du chœur, devant la foule immense groupée dans l'église de Saint-Martin, devant le nombreux clergé acouru pour célébrer le Cinquantième anniversaire de la fondation de la paroisse, Monseigneur l'Evêque de Quimper vous a conféré la *Médaille de vermeil du Mérite diocésain*, la plus haute distinction dont son Excellence dispose, si tous les assistants souscrivaient dans leur cœur à l'éloge si senti que l'Evêque faisait de votre dévouement innombrable, il y avait là plusieurs représentants du Collège, mais surtout le R. P. Supérieur et moi, qui aurions volontiers donné à notre émotion l'issue des applaudissements.

Et maintenant tout le Collège, celui d'aujourd'hui et celui d'autrefois, les tendres recrues et leurs devanciers chevronnés, les élèves et les maîtres, vous prient d'agréer leurs compliments affectueux pour une distinction si bien gagnée par votre noble caractère et vous adressent leurs vœux d'une vie très active, et très longue et aussi chargée d'honneurs qu'elle l'est de vertus.

J. P. P.



AU JOUR le Jour.

LE CARNET

d'un Externe

La rentrée : 2 octobre. — Hélas, voici la rentrée; déjà le 2 octobre... On se retrouve en cour après la messe du Saint-Esprit. Il y a beaucoup de changements : plus de P. Dager, mais le P. Brouard est toujours là, faisant les cent pas sur la cour, appelant chacun à son tour toutes ses vieilles connaissances de l'an passé. Toutes sortes de bruits plus ou moins véridiques circulent: le plus fondé annonce que M. Leroux aurait cédé la septième à M. Mazurié pour prendre le titre de surveillant général... Il y a plusieurs nouveaux avec qui on fait tout de suite connaissance. Mais quelques sportifs enragés ayant supplié qu'on leur donnât la balle ou le ballon, les effusions ne durent pas.

Lundi 5. — Ouverture de la retraite prêchée par le P. de Roodenbeke.

Mardi 6. — Au second jour de la retraite, nous apercevons sur la cour le P. Dorval, ancien surveillant de 1^{re} division, que nous verrons de

d'un Pensionnaire

La rentrée : 1^{er} octobre. — Quoi, déjà rentrer l... Quelle transition brusque: vacances... collège. Naturellement, comme tous les jours de rentrée, il fait beau... En un clin d'œil, on respire une autre atmosphère: professeurs qui n'ont pas changé, surveillants qui ne sont plus les mêmes, camarades qui ont grandi... malles à défaire, la casquette neuve qui vous donne un air pas naturel... et les parents qui s'en vont seuls tandis que le timbre d'appel du portier recommence à vous lancer au visage ses signaux chiffrés! C'est donc bien vrai, on y est. Il y a trois semaines, un mois, on voyageait, on se baignait, on visitait l'Exposition Coloniale... dont on se montre maintenant les photos.

Vendredi 2. — La vie de collège commence pour de bon; vers huit heures, les internes trouvent les externes en cour: échanges de bonjours et des premières impressions; la cloche, l'infatigable cloche vient les interrompre et la

temps en temps, car il est maintenant attaché à la résidence de Quimper.

Dimanche 18. — Journée des missions. Le Père Froc est venu tout spécialement à Brest pour nous la prêcher. Il est dans notre ville depuis vendredi, et les élèves le voient fréquemment traverser la cour, affairé, mais toujours souriant.

Aujourd'hui, après nous avoir exhortés, à la grand-messe, à prier et à nous sacrifier pour les missions, il donne une conférence à la salle des Œuvres du patronage des Carmes. A cinq heures et demie, la salle est remplie et la conférence commence, après une courte allocution dans laquelle M. le chanoine Moënnier, curé de Saint-Louis, nous présente l'ancien directeur de l'observatoire de Zi-Ka-Wei, qui, pendant près de 50 ans de mission, a rendu les plus grands services aux navigateurs d'Extrême-Orient en annonçant la marche des typhons. Le Père montre la misère aussi bien matérielle que spirituelle à laquelle la Chine est réduite, et les difficultés que rencontre la propagation de la foi.

Les progrès des missions catholiques n'en sont que plus remarquables et montrent qu'aucun obstacle humain ne peut entraver la grâce.

Jeudi 8 octobre nous avons fait une bonne promenade. Nous avons pris le train de Quimper vers deux heures moins le quart. Ce ne fut pas facile de s'y installer, car il était bondé; mais il y avait toujours de petites places dans le couloir; à cause de l'humeur exécrable des voyageurs, c'est avec peine que nous avons pu nous caser. Ils se disaient : « Qu'est-ce que ce collège-là ? » ce qui nous faisait rire de bon cœur, sous cape. Au bout de 6

chapelle nous reçoit tous pour la Messe du Saint-Esprit. Quelques-uns sont tout étonnés de voir apparaître, à l'évangile, un Père, grand, l'air jeune, blessé de guerre. C'est le nouveau Père spirituel du collège, le P. de Geuser.

Aujourd'hui, il nous exhorte à être des jeunes gens de cran, qui sous la conduite du Saint-Esprit, voudront vraiment rendre leur vie féconde durant cette année.

Lundi 5. — Les classes à peine commencées sont déjà suspendues : la retraite; un mot qui fait frissonner quelques-uns. Mais nul n'eût à regretter le temps passé à écouter les enseignements vivants, très vivants et combien adaptés du P. de Roodenbeke, aumônier des internats de la Faculté catholique d'Angers. Il nous fit bien un peu frissonner en nous parlant de la mort, mais puisque c'est la vérité ! Nous ne pouvons que le remercier de nous avoir fait mieux connaître Celui qu'il nous présentait au début : « Il y a quelqu'un parmi vous que vous ne connaissez pas », Notre-Seigneur, qu'il nous laissa comme compagnon et ami, puisqu'aussi bien il est toujours parmi nous : « Resurrexi et adhuc tecum sum ».

Jeudi 8. — La clôture de la retraite nous vaut une sortie. Mais plusieurs, empêchés par une trop grande distance, ne peuvent quitter le collège. Un petit va nous conter ce qu'ils firent pour ne pas s'ennuyer :

minutes, nous étions au terminus : Le Rody. Pour descendre, ce fut pire; beaucoup avaient enfin trouvé une place dans le couloir et noyaient leur humeur dans le tabac; ce fut une joie pour nous de les entendre tempêter encore parce que nous les dérangions; pourtant nous étions à la file indienne.

Deux kilomètres de marche et nous sommes au pont de Plougastel. En son milieu, il y avait une dalle ouverte, qui aboutissait sous les arches. Ceux qui avaient des pantalons longs, les « grands », ont pu y descendre, à cause de cette marque d'expérience, pendant que nous, qui n'avions que des culottes courtes, nous étions obligés de rester sur le pont.

Nous avons marché encore pendant quelques centaines de mètres et nous sommes arrivés dans la lande, près des crêtes. Aussitôt, nous avons escaladé la plus petite, au prix de quelques écorchures... pour les cultottes, et passé, courbés jusqu'à terre, sous un gros rocher couvert de ronces qui égratignaient les jambes. Ensuite, nous nous sommes amusés à nous poursuivre dans la lande, sautant de gros rochers pour échapper au poursuivant; tandis que les grands, préférant la philosophie aux joies de batifoler, allaient gravir une haute crête pour causer encore de la classe, en pleine promenade du Jeudi !

A quatre heures, coup de sifflet pour le rassemblement; nous avons goûté du pain, des pommes, du vin et de l'eau. Quelques minutes encore pour apprécier le charme de ce camping et nous repartions, tout tristes de voir disparaître ce rare bonheur.

Vendredi et samedi 23 et 24. — En préparation de la fête du Christ-Roi et pour répondre aux désirs du Souverain Pontife, le P. de Geuser, à la messe de 7 h. 30, nous rappelle les enseignements du Christ sur la charité.

Dimanche 25. — Aujourd'hui, fête du Christ-Roi.

M. Le Cour-Grandmaison, député, est à Brest pour le centenaire de l'enseignement libre.

Vers dix heures, alors que tous les élèves sont studieusement penchés sur leur travail, la porte de l'étude s'ouvre assez brusquement, et l'on

Dimanche 11. — Les joueurs de foot-ball sont en effervescence : cette après-midi, contre Saint-Marc, premier match ; l'équipe se sent assez faible : les candidats ne sont pas encore rentrés. Ils s'en tirent cependant avec match nul.

Ce soir, à 8 heures, quelques grands vont à Saint-Louis, écouter le P. Coulet.

Jeudi 15. — R. O., mais je vous invite à venir faire un tour sur le terrain de foot. Vous verrez là, au milieu du terrain, trois grandes boîtes de graisse végétale. Autour, le P. Brouard et trois acolytes, tenant chacun une trique, re-

voit apparaître M. Pénérach, suivi de tous les professeurs. Ils viennent humblement s'asseoir sur les bancs des élèves, laissant vides les chaises qu'on leur avait préparées tout autour de la chaire. Enfin arrivent M. Le Cour-Grandmaison et le P. Supérieur. Le P. Thomas cède alors sa place au haut de la chaire, à l'orateur. Celui-ci d'un ton clair, expose aux élèves le but qu'il s'est proposé : lutter contre l'école laïque pour conserver la liberté d'enseignement. Il rappelle ensuite ses souvenirs de jennesse, le temps où les élèves de l'Ecole Navale Le Cour-Grandmaison et Ricard se lièrent d'amitié.

Puis, il souhaite à tous de demeurer de parfaits chrétiens et des apôtres.

Mercredi 4 novembre. — Un petit changement est constaté, à la rentrée des vacances de la Toussaint : la bibliothèque de 1^{re} division a changé de mains. Les livres sont maintenant sous la coupe du P. Brouard. On ne peut en prendre que le mercredi et le samedi, à certaines heures, et encore faut-il s'être concilié durant la semaine ses bonnes grâces, sinon il est impitoyable.

Dimanche 8 novembre. — A la sortie de la messe, on se heurte partout à des officiers de marine ou à des bordaches portant fièrement leur sabre et leur nouvelle grande cape. Et tandis qu'ils entrent à la chapelle pour assister à la messe du P. de Maupeou et entendre l'allocution de M. le chanoine Aubert, on fait monter en étude, plus tôt que d'habitude, les trop bruyants élèves que nous sommes ; il est vrai que, la messe terminée, nous descendons sous le préau. Devant nous sont rassemblés, d'une part, les autorités et, d'autre part, les élèves de l'Ecole Navale. Un ins-

muent une sorte de bouillie blanche. Après un long délayage, d'habiles dessinateurs s'évertuent à tracer une raie droite, à l'aide de ce liquide. Plus loin, quelques gaillards, armés de faucilles, décapitent fougères et chardons qui envahissent le terrain. « On fait la grande toilette du parc des sports », dit malicieusement un spectateur.

Dimanche 18. — Journée des Missions. — Le R. P. Froc, ancien élève de Bon-Secours, nous fait, à la grand-messe, un sermon sur le missionnaire. Le soir, à la salle des Euvres, il nous parle de sa mission de Chine, dont la misère, les besoins, nous intéressent vivement.

Dimanche 25. — Nous célébrons le Christ-Roi. Dans la matinée, M. Le Cour-Grandmaison, député de la Loire-Inférieure, vient en étude et nous parle de l'état actuel de la France. Il nous invite par-dessus tout à toujours accomplir vaillamment nos devoirs, à rester jeunes. Dans l'après-midi, au patronage Saint-Louis, Mgr. Duparc préside une conférence donnée par le même orateur sur le centenaire de l'enseignement libre. Quelques grands ont obtenu la faveur d'y assister.

Samedi 31. — Que c'est long deux heures de classe, quand on sait qu'un train va vous cueillir, là, tout de suite, à la fin de la deuxième heure, et vous déposer chez vous... pour vous reprendre, hélas ! au bout de trois jours et demi. A dix heures un quart, envolée générale... et quand nous rentrons, un peu chiffonnés comme toujours, nous sommes tout étonnés d'en trouver de plus tristes que nous : les candidats qui, reçus ou non, n'étaient pas revenus au collège en octobre.

Dimanche 8 novembre. — Remise du sabre. La cérémo-

tant, puis M. le vice-amiral Exelmans appelle à haute voix l'élève Duval, ancien de Sainte-Geneviève, reçu troisième au concours d'entrée. L'amiral prononce alors une courte allocution : il parle de l'honneur en homme qui s'y connaît ; puis en même temps qu'il a coté le futur chef, il lui remet le sabre... Mais alors, tandis qu'un vin d'honneur est offert aux militaires, distraitements, les yeux fixés sur les brillants uniformes, nous revenons à la version grecque interrompue, au devoir de math, plus embrouillé que jamais.

Vendredi 20. — Ce soir, il n'y a qu'une heure d'étude : à 5 h. 45, les externes surveillés et les pensionnaires se rangent sur la cour, puis en route pour la « Retraite », sous la conduite de M. Leroux et du P. Thomas. Dans la grande salle, tout a été préparé pour la conférence sur la « Ligue maritime et coloniale ». M. le Commissaire général Dufour de la Thuillerie nous expose le but que se propose la Ligue : faire connaître aux Français l'importance, pour le bien de la métropole, de sa flotte et de ses colonies. Puis il retrace en quelques mots l'histoire de la colonisation française. Sur l'écran, on passe alors un film montrant la vie dans un camp de pilotes ; M. l'abbé Guinchard donne des explications. On nous distribue des tracts et l'on se prépare à nous passer un autre film sur la grande revue navale d'Alger, mais le temps presse et la séance est levée au grand regret de tous.

nie, présidée par M. le vice-amiral Exelmans, se déroule, très respectueuse de la tradition.

A la récréation qui suit, de nombreux élèves disparaissent soudain. Où sont-ils donc ? Tout à coup, une explosion d'applaudissements, de cris, fait lever les têtes vers la classe de cinquième. Allons voir quel est ce meeting, quel en est l'orateur ; à peine aurez-vous entrebaillé la porte que vous reconnaîtrez tous les joueurs de foot-ball réunis là pour se choisir des chefs. Ils applaudissent tout à l'heure Victor Le Clech, élu capitaine de la première équipe ; François Chapel, secrétaire et trésorier ; Paul Chapel, capitaine de seconde équipe.

Mercredi 11. — Les internes de première division assistent à la messe célébrée à Saint-Louis ; puis tous, grands et petits, nous allons voir défiler marins et coloniaux.

Lundi 23. — Le goûter de la Sainte-Cécile, retardé de 24 heures, n'en fut que plus apprécié.

Jedi 26. — Brest redevient pluvieux. Va-t-on pouvoir sortir ?... Ceux qui font du cheval, pour la première fois cette année, profitent d'une éclaircie et s'en vont. Mais on n'osa faire sortir les montures et, comme première leçon d'équitation, nos jeunes amis subirent quelques quarts d'heures de théorie sur le cheval... Les autres pensionnaires suivirent aussi un cours, mais combien intéressant, on va le voir.

Il pleut, il pleut toute la journée aujourd'hui : pas de promenade possible. Pourtant, profitant d'une petite éclaircie, nous allons à l'imprimerie de la rue du Château. Nous entrons dans un minuscule hall où sont affichés des journaux et des photographies ; puis on traverse une

petite cour et on grimpe un interminable escalier. Enfin nous voici en haut : on s'arrête devant la porte d'une salle et tout le monde se tait comme pour se recueillir. Nous entrons. C'est une salle assez vaste et bien éclairée. Au premier plan, des tables où sont rangés des caractères; au fond des linotypes. Je marche entre les tables et sans faire attention, je pose la main sur une table bien noire et toute brillante. Je sens ma main gluante : horreur ! je l'ai mise sur de l'encre d'imprimerie !

Je regarde, j'examine ces machines toutes nouvelles pour moi et j'ouvre des yeux énormes. François Liron vient à moi, avec un petit air connaisseur : « Tu vois cette machine-là ? Eh bien ça sert à fondre les caractères d'imprimerie. — Ah ? — On pèse sur des boutons comme pour une machine à écrire et les plaques viennent se ranger devant le four à gaz. L'employé fait basculer la cuve qui contient le plomb fondu et le moule se remplit. — Ah oui, je comprends. — On retire les caractères et ce grand bras-là qui est un aimant vient les prendre et du haut de la machine, ils retombent à leur place, tandis que tu as tes lettres... »

L'employé, assis devant sa machine, nous regardait de ses yeux malins, dont l'un regardait à droite et l'autre à gauche. Il grava mon nom de bonne grâce ainsi que bien d'autres. On quitte la salle et on descend l'escalier. Nous voici dans la salle d'imprimerie. Des piles de journaux occupent le fond et, devant nous, quatre machines. A un bout de l'une d'elle, un rouleau de papier est enroulé et de l'autre bout, les journaux sortent tout pliés. C'est épatant, on n'a qu'à regarder. C'est bien ainsi que je m'imaginai les machines à imprimer. En face, une autre machine, mais qui doit être plus vieille, car on met les feuilles à la main et elles ne sortent pas pliées; c'est plus fatigant que l'autre. A côté, une autre machine à imprimer aussi, sans doute; en tous cas son employé, un vieil homme, se met à plat ventre par terre, plonge son bras dans un paquet de ficelles, prend un papier, le lit, le jette, tourne, fait des ronds. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir ?

Soudain, la grande machine, la première, s'arrête; des employés passent sous les cylindres; la bande de papier s'est cassée et entortillée sur les rouleaux encres. Ah ! c'est le progrès, que voulez-vous ? Le compteur marque huit cent quatre vingt neuf mille et quelque... Puis, c'est

fini, l'on repart. Enfin, je n'aurai pas perdu l'heure que j'ai passée là.

Lundi 14 décembre. — Mon Père, quel est donc ce nouveau surveillant qui était à la messe des externes ?

— M. l'abbé Ramon.

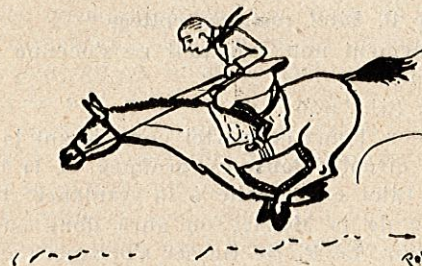
— Ah ! mais qu'est-ce qui se passe ?

— C'est que M. Tuarze est parti pour Quimper, où il va recevoir le diaconat samedi 19. Alors... »

M. B.

Jeudi 3 décembre. — Ce jeudi, fête de saint François-Xavier, est jour de grande sortie. Les possesseurs de témoignages apprécient l'avantage de partir la veille.

Chroniqueur.





Si nous relisons le règlement du Collège pour le premier trimestre, nous y trouvons dès la première ligne ce mot fatidique, ce glas funèbre, cet éternel mot : *Rentrée*.

Mauvais présage, serions-nous tentés de dire, que de commencer si mal son année scolaire; mais, sérieusement parlant, par quoi commencerait-on, si ce n'est par là ?

Tandis que les nouveaux se pelotonnent timidement dans les coins, les « Anciens », l'air dégagé, parcourent le Collège et vont de l'étude au réfectoire, du réfectoire au dortoir, du dortoir...

Au milieu de ce branle-bas, de cette animation, les nouvelles circulent, ou plutôt les commérages règnent :

— Sais-tu que le P. Bitot et le P. Dauger sont partis ?

— Mais le P. Bitot reste au collège ?

— Certainement non, puisqu'il ne s'occupe plus de la Congrégation !

— Non!... Si!... non!

Par bonheur, heureux mortel connaissant la réalité, le P. Brouard circule dans les groupes et la lumière se fait : le P. Bitot est attaché à la résidence de Brest, il habitera rue de la Mairie; on aura donc encore occasion de le voir. Le P. De Geuser s'occupera de la J. C., de la Congrégation, de la Croisade Eucharistique, tiendra la bibliothèque... etc... etc...

Personne ne fut donc étonné quand, le Jeudi 21 Octobre, on vint en étude convoquer tous les membres du groupe de Jeunesse Catholique à une réunion, dans une des classes. Dès le début de Novembre un bureau fut élu. La classe de Math.-élém. fournissait le Président: Jean Pouliquen; la Philosophie, le vice-président: Pierre Delalande, tandis que secrétariat et trésorerie revenaient à deux Premières : Alain Rolland et Paul Chapel.

Puisque les réunions avaient un but, on prit tout de suite les moyens pour y arriver.

But et moyens bien définis par ces mots du Pape :

« On n'oubliera pas l'étude des questions sociales et politiques, mais que ce soit une étude, non des déclamations, et une étude éclairée par la saine philosophie chrétienne, étude adaptée à l'âge et au développement intellectuel des jeunes gens, étude qui formera d'humbles penseurs, non de creux déclamateurs. »

Ce que les anciens se proposaient de faire sous la présidence du P. Dauger, les nouveaux se le proposent encore cette année: arriver à acquérir non seulement une certaine connaissance des grandes questions actuelles, non seulement un certain développement intellectuel, mais avant tout une formation morale.

Les études littéraires doivent nous donner évidemment des connaissances sur chacune des branches étudiées, mais elles tendent aussi à nous apprendre à apprécier les œuvres. Les études mathématiques ne doivent pas exclusivement nous donner des rudiments de connaissances scientifiques, elles ont encore pour but de développer en nous certaines qualités.

En serait-il alors à l'opposé pour les études de la J. C. ? Ne viendrions-nous aux réunions que pour acquérir des idées sur des sujets particuliers? Evidemment non !

Dans le texte cité plus haut nous lisons ces mots : « Etude des questions sociales », mais où trouverions-nous des directives, sinon dans les grandes Encycliques? Que pourrait-on en effet substituer à des « exposés, suivant le mot de S. E. le Cardinal Verdier, aussi complets, aussi justes, aussi lumineux des solutions qu'il convient de donner aux problèmes actuels. »

Comment se passent nos séances ?

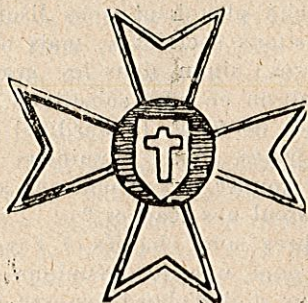
Plusieurs membres sont chargés à l'avance d'étudier un sujet choisi pour une des réunions suivantes; au jour fixé l'un d'eux doit d'abord exposer la question en public, puis les autres posent des questions, soulèvent des objections; et le malheureux orateur, de son mieux, s'efforce de répondre aux attaques. Il arrive d'ailleurs, et cela n'a rien d'extraordinaire, que le contradicteur semble parfois l'emporter, et c'est alors que le P. Directeur se charge de réfuter ces questions délicates.

Tous profitent donc, car chacun peut se faire entendre et émettre ses opinions; on peut même se dire qu'avant les réunions chacun a bien soin de préparer ses objections, pour tenter malicieusement de vaincre le P. De Geuser dans les discussions; se rend-on bien compte

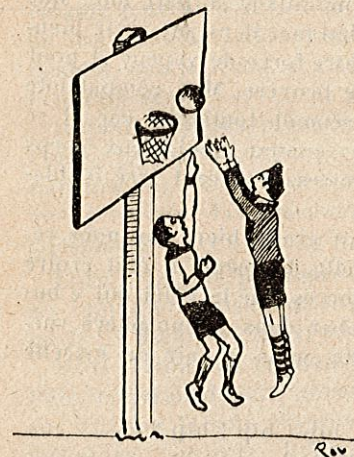
en effet du scandale que causerait un tel événement au Collège ?

Qu'on ne taxe cependant pas les réunions de gravité, de froideur, de monotonie, car, il faut le reconnaître, la gaité et la bonne camaraderie y tiennent aussi leur place: s'il arrive même parfois, qu'animés d'une ardeur combattive, certains en viennent à accuser d'excellentes dispositions dans l'imitation des membres de certaine assemblée siégeant à Paris, du moins la clochette du président arrive-t-elle à faire taire tout le monde et permet-elle de reprendre le travail, *ad majorem Dei gloriam*.

J. CASUSBELLI.



Où la marche devient le sport préféré



On
s'entraîne
au basket-ball
en faisant
du " footing "

C'était le temps où la « pompe » rendait au maximum... mi-septembre, Un match de basket est décidé contre Pleyben; Chapel viendra de Scaër, Fichou de Lampaul, Biger, remontant de Loctudy, joindra à Châteaulin Le Gall descendant de Brest, et Mathurin recevra, à Pleyben, ses quatre coéquipiers. Sébastien Biger et Gilbert Le Gall arrivés à Châteaulin vers 10 h. 30, ne trouvent pas de train.. et le match commence à 13h.30. Treize kilomètres. On les fera à pied.

Nous traversons rapidement Châteaulin, coquette cité, posée, telle un blanc pigeon, sur le cours azuré de l'Aulne. Il va sans dire que l'incomparable prestance de Sébastien, provoque de toutes parts, des gloussements d'admiration. Et il ne l'ignore pas, le coquin, car il bombe le torse, à rendre jaloux Tartarin lui-même.

Cette allure nous permet de quitter bien ôt les dernières maisons. Alors s'offre à nous, vision peu encourageante, par cette chaleur, le ruban interminable de la route, qui s'enfonce au loin dans la campagne verdoyante. Perspective démoralisante assurément qu'un raid de treize kilomètres, sur un trajet de montagnes russes, avec manteaux et valises, et cela, sous un soleil !! Sébastien n'a dé-

jà plus sa fière contenance, et son regard anxieux, recherche à l'horizon un invisible clocher de Pleyben.

Nous n'avons pas fait un kilomètre que mon compagnon s'arrête soudain, jette à terre sa valise, tombe la veste et... apparaît, le torse moulé dans un superbe maillot blanc, qu'il me fait admirer avec un large sourire de satisfaction. « Plus de doute, me dis-je à part moi, que dans cette tenue légère et athlétique, il ne me sème bientôt en route ! » Aussi dois-je faire force de vapeur et pour cela, allumer ma vaste pipe de bruyère. Mon compatriote suit mon exemple, pas entièrement toutefois, car il se contente, lui, d'une cigarette, comme quoi deux corps de volumes absolument contraires, s'attirent irrésistiblement !

Cette courte halte nous a fait grand bien, car nous repartons avec une ardeur nouvelle. Et même il faut croire que Sébastien a recouvré ses forces, car le voici qui « ouvre un large bec et laisse tomber dans l'atmosphère surchauffée... non pas sa cigarette, mais un air de marche de notre cher petit terroir :

Les gars d'Loctudy, hip ! hip ! hip !

Sont des types, halte-là !

Les gars d'Loctudy, hip ! hip ! hip !

Sont des types, hip ! hip ! hurra !

Ah ! quell' déveine, pour ceux qui n'en sont guère !

Ah ! quell' déveine, pour ceux qui n'en sont pas !

Hip ! hip ! hurra !

Irrésistiblement entraînés par cet air martial, nous avançons, sans faiblir un seul instant, trois bons kilomètres. Ceux qui ont fait une seule fois dans leur vie le trajet de Châteaulin à Pleyben, conviendront que ce n'est pas là, de notre part, un mince mérite !

A présent, nous suons à grosses gouttes, sous le regard ironique de Phœbus Apollon, qui, des régions éthérées où il réside, nous crible de ses traits enflammés !

« Ouf ! s'exclama Sébastien, au sommet d'une côte particulièrement dure, arrêtons-nous ici :

« Un instant de repos, dans ces vertes campagnes »

« Nous rendra, sur le champ, notre première ardeur. »

La proposition est acceptée à l'unanimité; autrement dit je l'approuve. Nous voici installés sur un moelleux talus, nous, épongeant le front, et geignant, moins à cause des quatre kilomètres que nous venons d'accomplir, qu'à l'idée des neuf autres qu'il nous reste à faire.

Tout à coup, Sébastien se frappe le front. Une idée lumineuse vient de jaillir des replis labyrinthiques de son vaste cerveau. « Gilbert ! me dit-il, ne crois-tu pas que le meilleur moyen de soutenir nos pas mal assurés, est de prendre un bâton ? » et ce disant, il ouvre dans un geste belliqueux, son large coutelas, dont la lame étincelante jette un éclair au soleil; puis il se précipite, l'œil en feu, dans un taillis voisin. Tout cela s'est fait si rapidement, que je n'ai pas eu le temps de placer mon avis : j'en suis vexé.

Durant quelques minutes, on entend Sébastien, à l'ouvrage, pousser des soupirs effrayants, cependant qu'il imprime au fourré des mouvements semblables à ceux que provoque dans la Jungle, le passage d'un troupeau d'éléphants ! !

Enfin, l'enfant prodigue revient vers moi, brandissant un imposant « pen-baz » et clamant, à l'instar d'Archimède : « Heure et quart ! Heure et quart ! »

Nous restons en cet endroit, environ un quart d'heure. Puis, nouveau départ, silencieux cette fois. Nous laissons aux oiseaux le soin d'agrémenter notre marche par leurs mélodieux accords. Evidemment, cela ne vaut pas la voix puissante de mon ami, mais, vous le savez : à défaut de rossignol, on se contente de moineaux !

A un certain moment, survient derrière nous une camionnette d'aspect confortable. Le temps de nous consulter pour savoir s'il faut l'arrêter, et elle nous a déjà brûlé la politesse ! Pour une tuile, c'en est une assurément, et nous devons faire appel à ce qui nous reste d'énergie, pour ne pas défaillir.

Mais il était écrit, cependant, que tout ne devait pas être déception dans notre voyage, car bientôt nous défilons entre une double haie de pommiers. Comprenant que ces fruits seront pour nous une source précieuse de calories, nous en faisons ample provision, et, après une action de grâces mentale à leur propriétaire, nous reprenons notre route.

Ah ! une borne kilométrique ! Dans notre détresse, nous n'avons guère pensé à mesurer la distance parcourue, et instinctivement, nous nous précipitons vers ce poste indicateur. O ! surprise, et surprise agréable par surcroît, nous y lisons : Pleyben, 3 kilomètres. Nous n'avons donc plus que le quart du trajet à faire. Cette joie subite a pour effet immédiat de faire remonter no-

tre moral au beau fixe, et c'est marchant d'un bon pas, que nous arrivons bientôt en vue de Pleyben.

C'est alors que nous comprenons toute la légitimité des cris de « Jérusalem, Jérusalem », poussés par les Croisés jadis, à l'aspect de la ville sainte ! Nous contemplons avec béatitude ce point final de notre dure étape. Un temps d'arrêt, pendant lequel nous remettons en ordre nos habits, et faisons reluire nos souliers couverts de poussière; car des équipiers de Bon-Secours se doivent de faire dans Pleyben une entrée digne d'élegants gentlemen et non de chiffonniers. Un ruisseau murmure dans l'herbe à quelques pas; Sébastien s'y précipite, et humecte d'eau sa chevelure, soigneusement gominée, qui reprend un lustre nouveau.

Alors, seulement, nous franchissons fièrement les portes de la bonne ville Pleybennoise, tandis que l'horloge de l'Eglise égrène dans l'air pur les douze notes de midi. Nous traversons la grande place, avisons « l'Hôtel des Voyageurs » et y pénétrons sans plus tarder.

Les propriétaires nous reçoivent très aimablement, et nous introduisent dans une vaste salle où péroront une trentaine de convives. Evidemment il n'est question que du fameux match de basket-ball qui doit avoir lieu l'après-midi, entre les « Gars de Coudraie » et Bon-Secours, et tous ces braves gens n'ont pas plus tôt appris notre identité, qu'ils se mettent en quatre pour nous servir. Devant notre succès, peu s'en faut que le patron de l'établissement ne mette un écriteau sur sa porte annonçant que « deux joueurs de la célèbre équipe de Bon-Secours apprécient fort en ce moment sa cuisine ». Quel le réclame, mes aïeux !!!

Le fait est que nous prîmes fort les talents culinaires des cuisiniers et cuisinières de « l'Hôtel des Voyageurs », et que nous dévorons à une allure de record les plats qu'on nous présente.

Il est une chose que nous ingurgitâmes moins facilement, vous pouvez m'en croire : la note.

VAN DBOUTT.



Comment un Professeur fut visité par de grands marcheurs

Un soir d'août, à Brignogan, nous étions rassemblés sur la terrasse et nous nous demandions que faire du lendemain. Tout à coup, notre ami Yves Pruche, directeur de notre petite bande, proposa d'aller, à pied, voir M. Soyé, qui s'occupait d'une colonie de vacances à Guissey : huit kilomètres pour nos petites jambes. Inutile de vous dire que la proposition fut acceptée avec joie. Nous étions d'avis de partir à 1 h. de l'après-midi, mais Pol Masseron ne l'entendait pas de cette oreille; il dit que l'on partirait dès 7 h. du matin. Après quelque temps de réflexion, nous approuvions cette idée.

Chacun donc donnerait dix francs pour le repas; mais voici le point délicat : il fallait trouver le moyen de faire accepter cette promenade par nos parents. Alors, Jean Penquer nous dit d'aller tous ensemble chez les parents de chacun de nous, comme cela, on nous permettrait plus facilement. Enfin, la permission fut accordée.

Le lendemain tout le monde fut prêt à 6 h. 1/2. La route était bien un peu longue; tout de même, le voyage ne se passa pas trop mal, je pourrais même dire que tout alla très bien.

Après avoir déjeuné, on se rendit voir M. Soyé dans la maison où se trouvait sa colonie de vacances. Quand nous entrâmes dans la cour, les enfants se mirent à nous regarder comme on eût regardé des animaux extraordinaires. La pluie tombait à flots, aussi, quand M. Soyé arriva, nous étions trempés, et faute d'argent, nous n'avions plus qu'à rester trempés; vous devinez que M. Soyé fut accueilli avec joie. Il nous fit goûter et le café bien chaud qu'il nous donna, nous réconforta. Très reconnaissants, nous reprîmes bien vite le chemin de Bignogan.

Arrivés là, inutile de vous dire que nous ne nous sommes pas fait bien recevoir.

Raymond DE SILGUY.



Les nouveaux Règlements du Baccalauréat

La multiplicité et la complexité des épreuves du baccalauréat de l'enseignement secondaire, tel qu'il a été organisé par le décret du 7 août 1927, en rendent la charge singulièrement lourde et pour les candidats et pour les jurys. Cet inconvénient se constate surtout à la 1^{re} partie, où la succession de cinq compositions impose aux jeunes gens une semaine d'efforts très pénibles. D'autre part, à la suite des travaux de la commission de surmenage, les horaires et les programmes de l'enseignement secondaire ayant été réduits, il a été reconnu utile d'alléger et de simplifier par voie de conséquence les examens qui les sanctionnent.

C'est surtout à la 1^{re} partie que des simplifications s'imposaient. Aux différentes sections, le nombre des épreuves écrites est ramené de 5 à 4; celui des épreuves orales de 8 à 5.

Dans les sections A et A', c'est la composition de physique qui disparaît. Les sciences physiques ne figurent plus qu'à l'oral; par contre, les mathématiques sont maintenues à l'écrit, mais à l'écrit seulement.

Depuis le régime établi par le décret du 7 août 1927, on s'est plaint souvent que des élèves de la section A, peu doués pour les études scientifiques, se voyaient arrêtés à l'examen par l'importance des épreuves de mathématiques et de physique. En fait, ces épreuves intervenaient dans l'ensemble pour un tiers au total. On ne pouvait songer à diminuer notablement leur rôle pour les trois sections à la fois sans porter un préjudice grave aux candidats ayant des aptitudes opposées.

Pour donner cependant satisfaction aux vœux exprimés, le conseil supérieur a été conduit à proposer de

revenir sur l'égalité des sanctions pour l'enseignement scientifique aux différentes sections sans toucher à l'égalité dans les programmes et les horaires, la première ne leur paraissant pas la conséquence obligatoire de la seconde.

Par la nature des épreuves et par le jeu des coefficients, le projet de décret diminue donc très sensiblement l'importance relative de la partie scientifique dans les examens de A; il la ramène à un niveau qui ne saurait constituer un véritable obstacle pour un élève sérieux. La diminution est plus faible en A'.

Il a paru enfin nécessaire de maintenir dans les épreuves orales de langues anciennes, à la première partie A, une interrogation de grec à côté de celle du latin, sans toutefois toucher à l'équilibre entre les différentes disciplines.

PREMIERE PARTIE

Série A.

Epreuves écrites

- 1° Une composition française;
- 2° Une version latine;
- 3° Une version grecque;
- 4° Une composition de mathématiques.

Epreuves orales

- 1° Explication d'un texte français des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles;
- 2° Explication d'un texte latin et d'un texte grec;
- 3° Explication d'un texte de langue vivante étrangère;
- 4° Interrogation d'histoire et de géographie;
- 5° Interrogation de sciences physiques.

Série A'.

Epreuves écrites

- 1° Une composition française;
- 2° Une version latine;
- 3° Une épreuve de langue vivante étrangère;
- 4° Une composition de mathématiques.

Epreuves orales

- 1° Explication d'un texte français des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles ;
- 2° Explication d'un texte latin;
- 3° Explication d'un texte de langue vivante étrangère;
- 4° Interrogation d'histoire et de géographie;

5° Interrogation de sciences physiques.

L'épreuve écrite de langue étrangère consiste soit en une composition dans cette langue, soit en une version et un thème.

A cette épreuve, l'usage de tout dictionnaire est interdit.

Par mesure transitoire, l'emploi d'un dictionnaire, rédigé exclusivement dans la langue choisie par le candidat, demeure autorisé jusques et y compris la session d'octobre 1932.

Aux épreuves orales des trois séries de la première partie:

1° Chaque explication de texte français donne lieu à une interrogation sur l'histoire de la littérature française;

2° L'interrogation de géographie comporte obligatoirement une interrogation sur la géographie des colonies françaises.

SECONDE PARTIE

Les candidats à la deuxième partie peuvent choisir, moment de leur inscription, entre deux séries d'épreuves: série philosophie, série mathématiques.

Série philosophie

Epreuves écrites

- 1° Une dissertation philosophique;
- 2° Une composition de sciences physiques et naturelles.

Epreuves orales

- 1° Interrogation de philosophie (programme obligatoire et programme à option);
- 2° Interrogation d'histoire et de géographie;
- 3° Interrogation de mathématiques et de cosmographie;
- 4° Interrogation de sciences physiques;
- 5° Interrogation de sciences naturelles;
- 6° Interrogation de langue vivante étrangère.

Série mathématiques

Epreuves écrites

- 1° Une composition de mathématiques;
- 2° Une composition de sciences physiques;
- 3° Une dissertation philosophique.

Epreuves orales

- 1° Interrogation de mathématiques;
- 2° Interrogation de sciences physiques;
- 3° Interrogation de sciences naturelles;
- 4° Interrogation de philosophie;
- 5° Interrogation d'histoire et de géographie;
- 6° Interrogation de langue vivante étrangère.

Dans cette série, les interrogations de mathématiques, de sciences physiques et de sciences naturelles peuvent donner lieu à des questions sommaires sur l'histoire de ces sciences.

La valeur de chaque épreuve est exprimée par une note variant de 0 à 10. Les coefficients suivants sont attribués aux différentes épreuves:

PREMIERE PARTIE

Série A.

Composition française	2
Version latine	2
Version grecque	2
Epreuve écrite de mathématiques	2
Explication française	2
Explication latine et grecque	2
Explication de langue vivante étrangère.....	1
Interrogation d'histoire et de géographie.....	3
Interrogation de sciences physiques	2

Série A'.

Composition française	2
Version latine	2
Epreuve de langue vivante étrangère.....	2
Epreuve écrite de mathématiques	3
Explication française	2
Explication latine	2
Explication de langue vivante étrangère.....	2
Interrogation d'histoire et de géographie.....	3
Interrogation de sciences physiques	3

SECONDE PARTIE

Série philosophie

Dissertation philosophique	2
Composition de sciences physiques et naturelles....	1
Interrogation de philosophie	3
Interrogation d'histoire et de géographie.....	3
Interrogation de mathématiques et de cosmographie..	1

Interrogation de sciences physiques.....	1
Interrogation de sciences naturelles.....	1
Interrogation de langue vivante étrangère.....	1

Série mathématiques

Composition de mathématiques	3
Composition de sciences physiques.....	3
Dissertation philosophique	2
Interrogation de mathématiques	4
Interrogation de sciences physiques.....	3
Interrogation de sciences naturelles.....	1
Interrogation de philosophie	1
Interrogation d'histoire et de géographie.....	2,5
Interrogation de langue vivante étrangère.....	0,5

Les certificats d'aptitude portent les mentions suivantes:

Passable, quand le candidat a obtenu la moitié du maximum des points.

Assez bien, quand le candidat a obtenu la moyenne de 6 sur 10.

Bien, quand le candidat a obtenu la moyenne de 7 sur 10.

Très bien, quand le candidat a obtenu une moyenne de 8 sur 10.

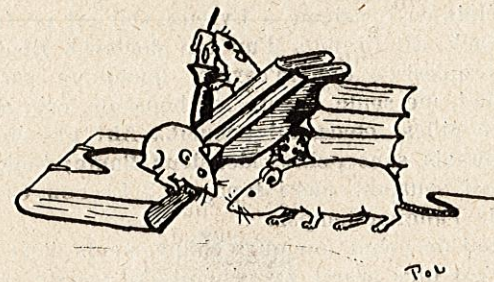


Les résultats du Baccalauréat

Math... Elém. : 4 présentés; 2 reçus : P. Le Comte et L. Mathurin.

Philosophie : 8 présentés ; 7 reçus : P. Cheminant, V. Coquelin, G. Estienne, M. Gillet, A. Mercier, A. Radenac, R. Ramon. — C. Péron, admissible.

Première : 30 présentés ; 22 admissibles; 17 reçus : A. Balcon, C. Belbéoc'h, J. Blanchet, R. Conan, P. Delalande (mention A. B.), J. Estienne, H. Grall, P. Le Calloch, A. Le Clech, V. Le Clech, A. Le Bris, Y. Le Bris, A. Mi-roux, J. Pouliquen, Joseph Quentel, A. de Réals (mention A. B.), H. de Rodellec.



RÉTROVISIONS

Ancien, pourquoi pas ?

Rue Colbert... la petite porte d'entrée... Derrière la grille et la haie de fusains, j'aperçois les arcades, les célèbres arcades... et me voici sur la « grande cour », ma cour, désormais.

Sous le préau, une dizaine d'élèves causent entre eux. On nous regarde: « Tiens, encore des nouveaux ». Je crus reconnaître quelques-uns du groupe. Je ne me trompais pas; j'allais m'informer quand plusieurs s'écrièrent: « Tiens, mais c'est Dillard, Pierre Dillard... celui qui avait un béret rouge, dans le temps, en 7^e... Oui, et puis il jouait dans une pièce... » Je ne pouvais placer que: « Oui... oui... c'est bien moi... » en serrant quelques mains.

A mon tour maintenant de dévisager ces bruyants Brestois: « Je crois bien que c'est Francis Marie ? — Ouais. — J'ai de la peine à te reconnaître: tu as tellement grandi!.. Ah! un Berthelot, lequel? — Tous les deux, nous voilà, nous reconnais-tu? » Que de gravité dans l'un, mais l'autre... aussi haut que Francis!

« Dis donc, Dillard, c'est en seconde que tu entres ? — Oui, j'étais en troisième à Evreux. Qui est professeur? — M. Lozach, dit Francis d'un ton doctoral. Epatant! »

... Mais qu'est-ce qui m'arrive; quelqu'un survenant derrière moi, me saute dessus, me bouscule, crie et m'octroie force gifles; charmant accueil... Ah! pas étonnant, je le reconnais sans peine: Monsieur Baule; toujours le même, aussi souriant, aussi tapageur... Et l'on cause du Collège, de l'ancien temps...

Il y a tout de même quelques changements dans les bâtiments, c'est plus grand, en général: la grande cour, ou si l'on veut, la cour des grands, n'avait pas « autrefois » cette plate-forme de ciment... Cette statue de la Sainte Vierge, sur le mur, est nouvelle aussi... Saint Ignace lui-même a changé de place. Par contre, il me semble que les murs extérieurs de la chapelle étaient jadis garnis d'une plante grimpante... Heureusement, les deux arbres mettent toujours un peu de verdure sous les fenêtres de l'étude.

— « Mais vous autres, mettez-moi donc un peu au courant des habitudes de la maison. — Ecoute, me dit Baule,

en me donnant une nouvelle tape amicale, la 'gym. pour nous est le lundi à 4 h. — Ah! c'est toujours Monsieur... Monsieur... Bernard, qui est moniteur? — Mais oui. — Il faut savoir que M. Mazé n'est plus ici, ajouta Marie... — C'est dommage. Qui est à sa place en 7^e? — On ne sait pas trop: il y a beaucoup de changements cette année. — Et M. Herry? — Oh! tu n'y es plus, il y a longtemps qu'il est nommé recteur. — Le P. Dauger alors? — Parti au si. Mais il reste tout de même des professeurs que tu connais: M. Pencréach, le P. Le Mintier. M. Bothorel, M. Lagadec, M. Guennou qui fait la 6^e, là dans le coin, cette classe nouvelle, etc. — Mais comment s'appelle le grand surveillant qui est là? — Le P. Brouard, pardi, » répliqua Baule.

Et l'on causait toujours de vieux, de très vieux souvenirs lorsque quelque chose, qui n'avait pas changé, nous interrompit: la cloche.

« Le premier coup, me dit-on; il faut se mettre en rangs ».

Après avoir remué ce passé, ces jeunes années, je grimpe en seconde, plus grand, plus âgé, à mes yeux... Hé! ne suis-je pas un peu un ancien ?

(D'après Pierre Dillard).



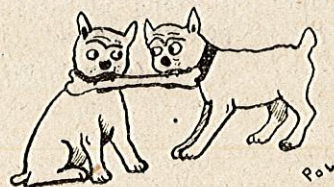
ON DIT...

« Il n'y a pas assez de photos dans le bulletin »... Peut-être, mais puisqu'il y a des appareils « up to date » et des artistes très compétents, la lacune est très facile à combler.

Les rédacteurs du bulletin ne demandent qu'à faire connaître les chefs-d'œuvre.

Une scène de la vie de Collège, prise sur le vif, serait particulièrement bienvenue.

Il y a là, à la portée des plus timides, un moyen efficace de collaborer.



A tous ses amis chers, les Vœux de BON-SECOURS

Joyeux Noël et Sainte Année ;

Santé Bonne. A l'heure donnée

Gai Travail, Œuvre couronnée.

DIEU même, en Paradis, à la fin de vos jours !

La remise du Sabre d'honneur

Allocution

de M. le Chanoine Aubert

Le dimanche 8 novembre, M. le Vice-Amiral Exelmans remettait un sabre d'honneur, offert par les Anciens Elèves de l'Ecole Ste-Geneviève, à l'élève de l'Ecole Navale, Marcel Duval, classé 3^e au concours de 1931.

Durant la messe qui précéda la remise du sabre, Monsieur le Chanoine Aubert, aumônier de l'Ecole Navale, prononça l'allocution suivante :

« Je commence par remplir un devoir : Je salue avec le plus profond respect l'amiral Exelmans dont la présidence honore si hautement cette fête du sabre. C'est toute une vie d'honneur et de service qu'il peut fièrement présenter en exemple à ses jeunes camarades : grand marin et bon chrétien, il n'a pas seulement su montrer du caractère dans des circonstances difficiles, il consacre à la gloire de Dieu et à la défense des intérêts spirituels les loisirs de sa retraite.

Je profite aussi de l'occasion pour remercier l'Ecole Ste-Geneviève de l'assistance qu'elle n'a cessé de me donner dans ma lourde tâche : ses maîtres ont envoyé à l'Ecole Navale des jeunes gens distingués par leur préparation scientifique et par leur éducation, et je me plais à rendre hommage aux sentiments chrétiens dont ils ont fait preuve pendant leur séjour à l'Ecole et depuis. Ils m'ont aidé à fonder et à faire prospérer l'œuvre difficile que j'avais entreprise et c'est pour moi une grande joie que de constater leur fidélité.

Ceci dit, mes chers amis, il est de mon devoir de prêtre de vous donner quelques leçons. Je les résumerai toutes dans celle-ci : *Soyez fidèles.*

Il n'est pas de plus beau titre qu'un chrétien puisse mériter : fidèle, c'était la désignation qu'affectionnaient les premiers chrétiens. Fidèle, ne veut pas dire seulement celui qui a la foi, mais aussi celui qui s'est confié au Dieu qui ne trompe pas.

Soyez fidèles à la pratique de vos devoirs religieux, fidèles à vos parents, fidèles à vos maîtres, fidèles aux

devoirs de votre état. Fidèles à la pratique des devoirs religieux, à la sainte messe et aux sacrements. Vous le devez à vous-mêmes pour ne pas perdre le bénéfice des grâces reçues dans votre enfance, et pour assurer votre salut éternel. Vous le devez à vos camarades de la marine sur lesquels votre exemple a une si grande influence : il n'est pas de nouvelle qui m'attriste plus que de savoir que tel ou tel s'est écarté de la foi par suite du mauvais exemple donné par un croyant. Si vous avez eu l'habitude de la communion fréquente, gardez la précieusement : « *Corruptio optimi, pessima* ». La chute la plus lourde est toujours celle d'un chrétien qui a connu la ferveur. Plus vos difficultés se multiplient et s'aggravent, plus il faut vous faire une vie spirituelle riche et abondamment nourrie.

Soyez fidèles à vos parents et à vos maîtres. Ce n'est pas seulement pour l'honneur de succès scolaires retentissants que l'Eglise et vos familles font tant de sacrifices : c'est pour que, par vous qui en êtes le bénéficiaire, notre France redevienne chrétienne.

Et puisque je parle de la France, comment ne pas vous dire quel amour doit inspirer votre fidélité ! Le grand Saint Thomas appelle le patriotisme un devoir de piété ; il le rattache au 4^e commandement, et nous dit que nous devons considérer dans notre patrie un principe d'être et d'accroissement.

Par l'amour que nous lui portons, nous nous élevons à l'amour de Dieu qui nous a donné la France comme cadre de notre vie, avec toutes les affections qui la protègent et l'embellissent, avec toutes les traditions qui sont sa richesse et sa force.

Soyez fidèles à vos devoirs d'état : On ne peut parler de devoir sans évoquer l'idée d'une contrainte difficile à supporter : tous nos devoirs sont pénibles. C'est du plus mauvais romantisme de ne tendre par le devoir qu'à la satisfaction de notre conscience : celle-ci est si sujette aux illusions ! Combien il est plus sûr de contempler dans le devoir une volonté de Dieu ! Le devoir d'état exprime très sûrement pour nous des volontés divines. La carrière où vous êtes entrés si joyeusement est belle entre toutes. Ne la quittez pas : laissez-vous prendre tout entiers par elle, mais dites-vous bien que si elle comporte, fort heureusement des récompenses, elle est avant tout chargée de devoirs graves. « Ce qui importe,

disait Joffre en 1914, ce n'est pas d'obtenir des médailles, c'est d'obtenir le résultat, le salut du pays. »

Pour assurer le salut du pays, on vous donnera plus tard des hommes à commander : vous les verrez venir à un âge où il est encore temps d'assurer les bonnes dispositions, de redresser des erreurs, d'affermir les volontés. Il s'agira pour vous de les considérer non comme des instruments de vos ambitions, même légitimes, mais comme des frères de la même patrie, auxquels, ayant plus reçu, vous devez donner de votre richesse d'âme. « *Quod gratis accepistis, gratis date* ». Pour assurer votre prestige, donnez toujours l'impression que rien dans votre vie n'est abandonné au caprice, mais que c'est par la fidélité à votre devoir que vous assurerez d'abord la maîtrise de vous-mêmes, et vous exercerez ainsi efficacement votre autorité.

Faites l'unité en vous, écarterez comme une dangereuse erreur le compartimentage de votre conscience ; c'est une seule et unique personnalité qui supporte en vous les devoirs du fils, du chrétien, du Français, de l'officier ; c'est une seule et même conscience qu'un jour Dieu jugera. Et encore une fois, pour être à même d'affronter un jour sans trembler le jugement de Dieu, à toutes les volontés qu'Il vous exprime, soyez fidèles.

Le sabre que l'on vous donne symbolise votre entière et absolue fidélité ; ce n'est pas une arme guerrière sans doute, il n'est pas non plus un jouet de parade. L'Eglise bénit les épées des soldats ; elle bénit tout ce dont l'homme peut faire un légitime usage. Votre sabre signifie votre dévouement à l'ordre et à la patrie, à la justice et à l'honneur. Dans la clarté de cette lame, votre âme doit pouvoir se refléter, sans y projeter aucune ombre.

Tout en vous préparant à des éventualités qu'aucun de nous n'a le droit de souhaiter, faites l'ordre dans votre vie, en servant dans la justice et dans l'honneur la patrie terrestre. Rendez-vous dignes des bénédictions que l'Eglise, en bénissant vos sabres, répand sur votre belle carrière.

Ainsi soit-il.

NOS ANCIENS

DEUILS

Jacques DESCHARD

Jacques Deschard est mort le matin du 15 août dernier, à 7 h. 5, au moment même où son oncle commençait d'offrir à son intention le Saint Sacrifice de la Messe.

Il avait 20 ans depuis le 8 mai 1931. Jacques a passé au collège une huitaine d'années, couronnées en 1927 par le double baccalauréat, Mathématiques en juillet, Philosophie en octobre. C'est laisser entendre que, durant ses études, il fut un bon élève. Il s'accusait bien d'être inégal dans le travail, et de manquer de persévérance. Mais ceci n'allait pas trop loin, comme on peut en juger par ce relevé qu'il fit lui-même de ses notes et places pour la durée d'une de ses années scolaires, 1925-1926: « Mes notes: 55 a, 14 ae, 3 c; mes places: 12 de 1^{er}, 2 de 2^e, 8 de 3^e, 2 de 4^e, 1 de 5^e; de 6^e, de 7^e, de 9^e et de 13^e. » Le succès vint consacrer ses efforts: il « décroche » la 5^e mention en composition française pour le Concours général d'Angers, et au baccalauréat il a 33 sur 40 en version latine. Mais c'est moins de ce chiffre et de ce succès qu'il se félicitera dans la suite: « Ce qui est infiniment plus profitable, (j'ai acquis) le commencement de cette culture latine, pleine de profondeur, qui est, je crois, l'essentiel du caractère français... Je compte bien, quand j'aurai des loisirs me remettre à l'étude du latin qui me laisse d'excellents souvenirs. » (Juillet 28) Ceci est dit peu après l'écrit de Navale, où il fut déclaré admissible, en pleine période de « chauffe mathématique », où le poursuivait la nostalgie des lettres classiques. Jacques fut vraiment un bel exemple de travail à B. S.

Ce temps si bien employé au cher collège laissa toujours dans son cœur un vivant souvenir.

Il revient volontiers rue Colbert; il y trouve un regain de forces. Durant l'été 28, qui fut pour lui si peu reposant, après l'oral de Navale: « Une chose m'a ragail-lardi, dit-il, ce fut de trouver à B. S. les professeurs de l'année dernière. » Loin de Brest, il demande des nouvelles: « Parlez-moi du vieux collège et des professeurs: je pense bien souvent à eux et je ne puis m'empêcher de





De gauche à droite : R. P. RICARD. — Chanoine AUBERT. — Contre-Amiral de PONTEVÉS. — Vice-Amiral EXELMANS.
Marcel DUVAL, élève de l'E. N. — Cap. de Vaisseau DEVIN, cdt l'E. N. — Monsieur DUVAL. — Cap. de Vaisseau
de CARPENTIER. — Cap. de Vaisseau KERDUDO. — Ingénieur-chef d'A. N. TAILLIEZ. — R. P. de MAUPEOU.

Remise

du

Sabre d'honneur

à

l'élève DUVAL.

on-Secours

le

imanche

huit

mbre 1931.

regretter le temps où je n'étais qu'un gosse qu'abritaient les vieux murs de N.-D. de B. S. » (31 octobre 29) Les visites que ses anciens professeurs, MM. Pencréach, Courtet, le P. Brochen... avaient la bonté de lui faire au cours de sa maladie étaient pour lui une vraie fête. J'ai eu « la joie, écrit-il par exemple, le 27 nov. 30, de voir le P. Brochen avant-hier, et sa visite m'a fait du bien. »

Autre forme de son affection pour le collège: c'est le plus souvent sous le vocable de N.-D. de B. S. qu'il invoque sa Mère Marie. Au début de sa maladie qui l'empêche d'être à l'extérieur le « Scout » qu'il rêvait de devenir, chaque jour, il prie: « N.-D. de B.-S. faites de moi un vrai scout. » — Plus tard, six mois avant sa mort (18 janv. 31), il dira encore: « Je récite tous les jours Vêpres et Complies du minuscule office de l'Immaculée Conception; cela ne me fatigue pas et cela me fait plaisir de dire des choses agréables à N.-D. de B.-S. » Et il ajoute avec quelque mélancolie: « Je regrette la Congrégation du Collège! » — Enfin, quand le moment sera venu de faire le sacrifice de sa vie, il voudra avoir près de lui un Père du Collège, son cher Père Brochen, pour recevoir l'Extrême-Onction, après s'en être fait bien expliquer toutes les cérémonies, pour s'y mieux unir, car il entend faire chaque chose à fond.

N'est-ce pas une délicate récompense de la Sainte Vierge, pour cette dévotion toute filiale envers son titre et son collège de B.-S., d'être venu chercher son enfant, au matin de sa grande fête, pour l'emmener avec elle là-haut, « aux plis de son Assomption ».

Plus encore que des premiers succès de sa courte carrière, Jacques demeurait toujours reconnaissant à N.-D. de B.-S. de l'élan que ses maîtres avaient su, là, au long des années, et presque insensiblement, imprimer à sa volonté pour sa propre formation d'âme. A ce nouveau point de vue, il est digne de figurer parmi les « caractères » sortis de B.-S.

Ce qui frappe chez lui, c'est d'abord un grand idéal, dont jamais la poursuite ne cessera, quelques démentis qu'il ait pu y opposer brutalement la maladie, en brisant successivement tous les rêves où il l'incarnait. — Si, très vite, dès juillet 29, après 6 mois de repos forcé, il comprend qu'il doit renoncer à Navale, et fait son sacrifice avec courage, il n'en reste pas moins « fanatique de la Marine » et c'est Jean du Plessis qu'il choisit comme héros: « Voilà l'officier que j'aurais voulu être; mais je

serai officier quand même, Miles Christi, où que je sois, et j'entraînerai...! » (6 juil. 29).

Voilà bien Jacques: « Quand même... Je serai officier... »

Il a trouvé dans le scoutisme une autre expression de son idéal. Il connaît ce mouvement au début de l'année 28 à St-Brieuc. Séduit, il apprend « par cœur les 3 principes, la loi, la formule de la promesse. Ce bel enthousiasme, avec le temps devint plus modéré », et aujourd'hui (il écrit en juillet 28), c'est « de l'admiration passionnée », « une grande attirance ». Cependant son travail, puis sa maladie l'empêchent de s'y donner comme il le voudrait. Mais l'enthousiasme demeure, bien raisonné. Malade, il demandait parfois ses livres scouts et il les étudiait. Il était heureux lorsqu'une troupe venait camper au Huelgoat, dans le jardin du presbytère. De sa chambre, il les entendait et quand, le soir, ils chantaient leur prière, le Cantique des patrouilles, il le chantait avec eux. Il aimait, dans sa solitude, fredonner les chansons scout: « Elles expriment des sentiments si nobles, elles correspondent à des impulsions si généreuses, elles célèbrent des gloires si pures, elles sont aussi tellement différentes des refrains trop souvent murmurés du coin des lèvres avec des sourires épais et cyniques, qu'elles me conquièrent tout de suite ». En esprit réaliste, il se renseigne sur la portée de la Promesse. Et quand, au cours de sa maladie, on lui proposera à plusieurs reprises, et officiellement, de faire cette Promesse, il hésitera longtemps et refusera d'abord parce qu'il ne veut pas être scout à moitié et qu'il ne se sent pas assez prêt à servir ». Quelques jours avant sa mort, toutefois, sentant proche sa fin, il tint à mourir en scout et, en présence d'un Aumônier, d'une voix faible et en cherchant ses mots, il voulut s'engager pour la vie qui s'ouvrait: « Je promets de servir ».

« Servir ». « J'entraînerai ».

Comment se monnaie ce haut idéal, au jour le jour de sa longue maladie. Il rêve de guérir pour servir et entraîner. Son effort de chaque jour sera consacré à préparer pour cette tâche son esprit et son cœur.

La lecture, une lecture sérieuse, fut jusqu'au bout son occupation de choix. Combien de fois les lettres à sa mère ont-elles contenu la demande qu'on lui achetât des livres! Quelques romans, pour se distraire, et la Revue des deux mondes, régulièrement; mais surtout livres d'histoire générale, d'histoire militaire et maritime, de documentation coloniale, livres d'histoire religieuse, de

liturgie, de philosophie et de doctrine. Son armoire de malade fut bientôt pleine, et les livres s'accumulaient dans tous les coins de la chambre et jusque sur la terrasse. Il aime beaucoup l'histoire, « j'entends l'histoire par les sommets, la philosophie de l'histoire » (1^{er} oct. 1930). Il se passionne pour l'histoire maritime et se réjouit de pouvoir parler pendant « 4 heures des faits de la guerre maritime 1914-1918, sur toutes les mers du globe » (6 juil. 29). Et la géographie: « J'aime tout ce qui raconte le monde », dit-il, à propos de la « Route Mandarine » de R. Dorgelès, et il réclame cartes, atlas, etc. Mais surtout, et de plus en plus, il est attiré par la doctrine, celle qui nourrit l'âme et la rend plus forte. « J'ai besoin de la Parole » (12 janv. 31). — « C'est effrayant, par moments, la faim qu'on a d'une nourriture intellectuelle, quelque chose qui veuille dire quelque chose, faim de la Vérité... » (8 juin 31). Il veut travailler, apprendre, s'instruire, réfléchir, pour servir, et, deux mois avant sa mort, il demande à faire des dissertations pour s'y forcer, car la lassitude profonde de son pauvre corps et la torpeur qui en résulte pour son esprit l'effrayent. Il pense par là mieux réagir, étant rivé à son papier et à son sujet: « Ça me sera un sujet utile de méditation dans mes rêveries sans but ». Et il s'y astreignit, en effet, même après son Extrême-Onction, jeignant quelquefois dans l'effort de réflexion et d'expression de sa pensée.

C'est dans tous les domaines qu'il a besoin de faire effort. Il sent les côtés faibles de son caractère, avec lucidité il les analyse et sa loyauté n'hésite jamais à les avouer. Il a des impatiences, rudoyantes parfois. Il a de longs découragements, des périodes de lassitude, que sa maladie vient accroître et contre quoi il n'a pas assez lutté jadis, une inconstance qui le fait souffrir, une sensibilité qui exagère l'importance des moindres impressions et la durée de leurs contrechocs. Écoutons-le expliquer pourquoi il veut attendre pour faire sa promesse scout: « Mon âme est trop encrassée; trop encroûtée actuellement. Je veux travailler à nettoyer ça d'ici la Mi-Carême... Le Scout sourit et chante dans ses difficultés: le ronchonnage est mon pain quotidien. Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain: je me fais servir jusqu'à la garde et je hurle dès que quelque chose cloche. Et la Bonne Action quotidienne? Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes: trop de rêveries malpropres envahissent mon âme, exapérée par la maladie. Et la lutte a ses hauts et ses bas... »

Mais la suite révèle encore le trait essentiel. Il en est temps, conclut-il: « Je passe à l'offensive et de l'offensive à la victoire qui me fera scout. » (20 fév. 30). Jacques est là tout entier, avec ses élans, sa force, parfois ses chutes, mais toujours ses reprises pleines d'énergie. Le résultat ne le satisfait jamais d'ailleurs. Le Carême fini, il demande un nouveau délai: « Mes habitudes de lutte sont embryonnaires... Je suis d'un égoïsme féroce, prêt à râler pour la moindre contrariété et absolument dénué du moindre esprit de sacrifice. C'est la terreur de l'effort, de la gêne dans toute sa splendeur. Donc exactement le contraire de l'esprit scout. » Mais le voilà toujours: « Ce que je vais faire? Je vais pendant 2 mois essayer de nettoyer ces écuries et de me refaire une mentalité chrétienne... » De telles phrases se liront jusqu'à la fin, dans sa correspondance. Et l'on songe à la désespérante monotonie d'une vie de malade qui dure 2 ans, à l'ennui démoralisant qui guette toujours, à la lassitude qui endort l'énergie, à la souffrance qui abat! Ici, non. Quels trésors de vie avait cette âme pour reprendre ainsi sans cesse, le dessus, et si l'on se prend parfois à regretter que Jacques n'avait pu donner sa mesure, comme on se trompe en fait. Il l'a donnée, et plus qu'un autre, mais plus vite et comme d'un seul coup, avec plus de splendeur.

Regardons-le de plus près, dans cette montée quotidienne.

S'il dit du mal de quelqu'un, dans l'ardeur de ses jugements, il trouve tôt après une excuse. S'il rudoie la femme de chambre, la chère Marie-Anne, et par ses exigences de malade, l'importune plus d'une fois, il lui voue aussi une grande affection et par mille délicatesses, se fait tout pardonner. La veille de sa mort, alors qu'il ne parle plus, un de ses derniers sourires sera pour elle. S'il est tenté de se replier sur soi et si souvent son sort le fait pleurer, il sait penser aux autres aussi. Sa famille, d'abord, tendrement aimée. Il est reconnaissant des moindres gestes d'affection et il le marque gentiment. Il s'inquiète des accrocs de santé des siens, il veut savoir tout sur eux et n'est jamais satisfait. Ainsi au sujet de son tout petit frère: « Les lettres de la maison sont d'une indigence désespérante à son sujet: il va bien, il est en bonne santé; c'est tout... C'est pourtant le plus intéressant personnage de la maison! » (31 oct. 29). Un culte; c'est le mot: le culte des siens. — Pour ses compagnons du Huelgoat, malades comme lui, que de déli-

cates attentions. Souffrant de sa solitude, il plaint beaucoup ceux qui sont forcés de rester couchés. Il en avait vraiment pitié et souvent, alors qu'il était si heureux d'avoir longuement près de lui son infirmière, aux heures où le service était plus libre, il lui disait de prendre son phono et ses disques et d'aller les distraire un peu. Il les gâtait de son mieux, leur faisant porter de son champagne, de ses fruits, de ses friandises. De même pour ses fleurs: il les aimait; il les faisait pousser sur sa fenêtre, mais aussi il en envoyait à ceux des malades à qui il savait ainsi faire plaisir. Il donnait. Il donna jusqu'au meilleur de lui-même. M. le Curé du Huelgoat a répété souvent que Jacques avait fait beaucoup de bien aux malades qui l'entouraient et l'on pourrait citer telles âmes qu'il a fortement contribué à rapprocher du bon Dieu.

Et voilà celui qui écrivait: « Je suis d'un égoïsme féroce! ». La lutte, ardente, continuelle, portait tout de même quelques fruits. C'était l'épanouissement déjà de tout ce que son cœur avait de plus délicat, de plus attachant. Lui qui, en 28, se plaignait d'avoir passé une année sans effort... « J'ai gaspillé un an, j'ai peut-être retardé d'un an la formation de mon caractère et de ma volonté... », a-t-il pu constater ici-bas que ses efforts avaient vraiment porté?

Maintenant, il voit.

De ces efforts, on a déjà laissé entrevoir où il puisait la force. Un véritable amour. Il aimait vraiment Notre-Seigneur. Et c'est pour Lui faire plaisir, d'abord, qu'il se voulait meilleur. Pour le servir aussi et entraîner vers Lui d'autres âmes. Envers le grand Ami, il avait une piété très personnelle qui se dépouilla vite, à l'épreuve, et malgré les apparences parfois, du caractère trop enfantin qu'elle avait d'abord manifesté. Il nous le dit clairement: « Voici maintenant les grandes conséquences de cette maladie: d'abord, je dois renoncer à la marine, c'est réglé. Ce sacrifice m'a été dur, mais maintenant, je crois que j'en ai pris mon parti avec joie, parce que — et c'est là l'événement capital — parce que cette épreuve a vraiment transformé mon âme. Tu ne t'imagines pas à quel point cette réclusion m'a trempé, m'a mûri. Elle a consacré pour moi le passage de l'enfance à l'adolescence. Je suis sûr que Notre-Seigneur a voulu me forger par elle une âme nouvelle, une âme d'homme. Je suis peut-être orgueilleux en écrivant cela, mais vraiment, j'ai la conviction que cette maladie et les renoncements

qu'elle m'a imposés, ont été voulus par Jésus pour me donner un cœur et un esprit virils, pour faire de moi un homme. Certainement, depuis l'année dernière, ma route a tourné; j'entre dans la vie, la vie terrestre, prélude de la vraie vie. Voilà ce que Dieu m'a fait comprendre... Je crois que c'est fait. Je ne sais pas quelle orientation, désormais, il me donnera, dans quel poste il me voudra: quel qu'il soit, je lui répondrai: Présent... Je suis dans une quiétude étonnante; j'ai pu communier hier, premier vendredi de juillet, et jamais je n'ai senti une telle paix »...

Dans l'extrême variabilité de ses goûts et dégoûts de grand malade qui l'a souvent fait changer de résolution, ou d'objet d'étude, il est frappant de voir que sa piété garde toujours ses droits. Le 6 février 31 il écrit: « J'ai une grande paresse pour ma prière du soir. J'ai abandonné le Petit Office. Je lis chaque jour un passage de l'Evangile. La prière vocale me fatigue. Je tâche de racheter ma paresse en priant un peu mentalement. Il y a aussi un peu une crise de confiance par moments à cause de la fatigue ». La fatigue agit certes, et parfois profondément. Mais il veut connaître Jésus et l'effort reprend. Vingt jours après: « J'ai trouvé un évangile superbe, celui de la guérison à distance du fils de l'officier de Capharnaüm. Partout Jésus répond aux mêmes appels de la détresse humaine ». Et lui, Jacques, jusqu'au bout, il lancera ce même appel à Jésus. Il faut l'avoir entendu crier, dans ses grandes crises: « Jésus, Jésus, je souffre... C'est le Calvaire... Vous n'avez pas si longtemps souffert... Ayez pitié! », pour comprendre que l'Ami était vraiment quelqu'un pour lui. — Après une crise, 11 mai 31: « Je vais me remettre à l'Evangile quotidien, c'est un bon soutien ». Puis encore le 21 juin; il demande qu'on l'aide en priant pour lui, « à reprendre ses habitudes de prière, confiance et sang-froid... Une chose a subsisté, le passage quotidien d'Evangile, le soir, très tard, toutes crises finies, toutes piqûres faites... J'en suis à de beaux endroits: multiplication des pains, marche sur le lac. Je les lis tout doucement, comme on déguste quelque chose de bon... »

La réponse de Notre-Seigneur à cette juvénile et droite affection, comment ne pas la reconnaître à la façon dont, lentement et comme sans secousse, le Divin Maître a préparé son âme à l'acceptation de la mort. Car enfin, Jacques ne voulait pas mourir. Et longtemps, longtemps, il

a cru, il a espéré guérir, alors même qu'autour de lui, on savait.

Il reçut d'abord l'intelligence de la douleur. Oh! certes, il la redouta jusqu'au bout. Mais aux heures de calme, il acceptait, il offrait. A sa tante qui le plaignait, en février dernier: « Mais, tante, après tout, le bon Dieu n'est venu dans le monde que pour souffrir! » En juillet, un après-dîner, son infirmière lui lisait le chapitre « Faiblesse » de la « Journée des Malades ». Jacques, ému et content de souffrir, l'arrête pour entonner et chanter avec elle le Magnificat. Il l'a chanté tout fort, dans le silence du soir, jusqu'au bout. Et le lendemain, après une crise de souffrance: « Mon Dieu, je souffre, oh! je souffre; mais je suis fier de souffrir, car j'ai le poste de choix. Je suis content de souffrir... » et il énuméra — avec quelle exquise délicatesse, n'oubliant aucun de ceux qu'il aimait — toutes les intentions pour lesquelles il offrait ses souffrances. Lui qui pouvait écrire: « Je sais maintenant ce que ça veut dire: à bout de forces » (21 juin 31) et qui se demandait parfois devant les croix journalièrement accrues: « Pourquoi Dieu me poursuit-il tant? », on l'a vu pleurer de joie, quelques jours avant sa mort, parce qu'il avait reçu un sensible témoignage que ses souffrances portaient leur fruit. — Et l'on constatait aussi que les plaintes avec le temps se faisaient plus rares et plus douces.

Ainsi, lentement, son âme, dans les 6 derniers mois, comprenait mieux le prix du sacrifice. En même temps Dieu lui faisait entrevoir par moments l'étendue de celui qu'il allait lui demander.

D'abord quelques alertes; on le rassurait et il se rassurait. Mais bientôt les soupçons se multiplièrent et il fut moins crédule. L'idée pénétrait, il s'y habitua sans s'en rendre compte. Dans les moments paisibles, il disait parfois: « C'est comme cela que je voudrais mourir », ou encore: « Je ne voudrais pas mourir en perdant le contrôle de moi-même ». On le plaisantait. Il comprit qu'il ferait de la peine en insistant et il apprit à se taire sur le grand sacrifice entrevu. D'ailleurs quand la souffrance le terrassait, il avait de ces cris: « Mais c'est la fin... Oh! je vais mourir. » Et appelant le docteur: « Oh! je n'ai pas peur, mais je voudrais quand même qu'il m'empêche de mourir cette nuit. » S'il parlait de la mort dans ses moments calmes, aux derniers jours, c'était pour faire ses adieux et pour donner à tous une marque de son affection. « Je suis arrivé au sommet de la souffrance.

Je vous dis au revoir ». Ou pour accepter encore et offrir: « Mon Dieu, si je dois mourir, que votre volonté soit faite! » (13 juillet). — « Si je meurs, je fais le sacrifice de ma vie. Mais que la volonté de Dieu soit au moins que je ne souffre pas trop pour mourir. » (28 juil.). Il disait cela de son ton tranquille, l'âme donnée.

Les derniers jours, — à partir du 3 au 4 août — (il avait reçu l'Extrême-Onction en fin juin, et sa dernière communion est du 25 juillet), il demeura dans un demi-sommeil presque continu, dans une inconscience grandissante. Telles furent les apparences. Que se passait-il au fond de l'âme?... Dans ce long assoupissement où la vie ne sait plus lutter, mystère pour le médecin comme pour le psychologue, Jacques eut deux ou trois sursauts qui étonnèrent. Le samedi 8, à 16 heures, il déclara brusquement: « J'ai vu. J'ai compris ce qui se passe. Ave Maria, Tous. Vous n'en savez pas le prix. Instant solennel ». Que voulait-il dire? — Et à sa mère, un autre jour, le rassurant: « Non bien sûr que tu ne vas pas mourir. — Non, répondit-il, ce sera pour le 15. »

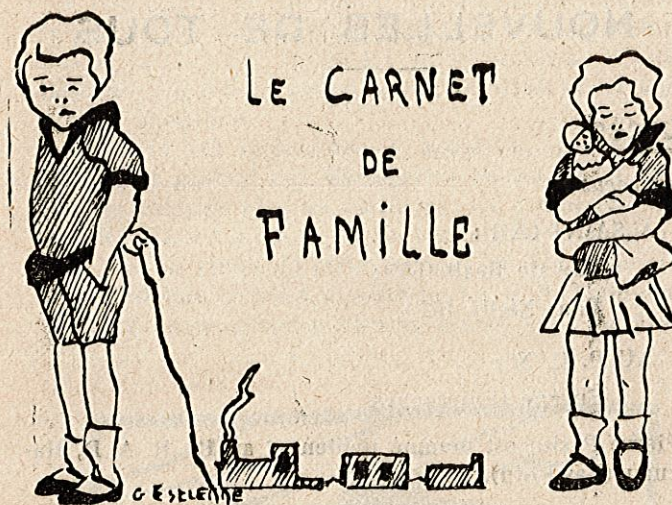
A-t-il déliré, a-t-il vu?

Jacques est mort le 15.

L'amitié divine est maintenant scellée pour toujours. Et cette âme, qui, dans la vraie Vie, s'épanouit désormais, n'oubliera pas ses amitiés de la terre. Jacques restera un fidèle de Bon-Secours.

Monsieur BAMEULE

M. Bameule est décédé à Morlaix, dans le courant de juillet. Il y a quelques mois, il avait été élevé à la dignité de Chevalier de Saint-Grégoire le Grand, pour récompenser les services rendus à la cause catholique, en particulier comme rédacteur en chef de la « Résistance de Morlaix ».



Mariages

Paul Briend et Mademoiselle Lorho; Brest, 29, septembre.

Etienne Corre et Mademoiselle Foucher; Brest, 8 octobre.

Alain de Guillebon et Mademoiselle de Guillebon; Versailles, 25 novembre.

André Mazurié et Mademoiselle Le Baratoux; Rennes, 19 décembre 1931.

Naissances

François, fils du capitaine Le Bras; Brest, le 18 juillet.

Pierre, fils de René Izenic; Landerneau, 16 août.

Jean-François, fils du capitaine de corvette Darrieus.

José, fils du lieutenant Rio; Tunis, 7 novembre.

Elisabeth Houette, sœur de René.

Anne Le Guic, sœur de Alain et de Jean.

Dominique Ausseur, frère de Bernard et de Philippe.

Jean Guyon, frère de François et de Jacques.



NOUVELLES DE TOUS

Succès

Sont reçus :

A SAINT-CYR :

Guy de Réals (53°);

Paul Nielly (61°).

AU P. C. N. :

Eugène Guimezanes.

Pierre Peslin est nommé lieutenant au 12^e R. A. D, Haguenau (Bas-Rhin).

Le Père Froc quitte la Chine

Nous lisons dans un journal de Paris :

Sur le paquebot *Angers*, un homme est arrivé, ce matin, à Marseille, à qui des milliers et des milliers d'humains doivent la vie, dont le nom est à peu près ignoré du grand public et à peine connu de ceux dont il a sauvé les existences. C'est le R. P. Froc, qui se trouve depuis une cinquantaine d'années à l'Observatoire de Zi-Ka-Wei, tout près de Chang-Haï, et qui, spécialisé dans l'étude des redoutables typhons des mers de Chine, est arrivé à fixer les méthodes de prévision de la marche de ces terrifiants phénomènes météorologiques.

Grâce au R. P. Froc, les régions indo-chinoises, chinoises et japonaises peuvent être alertées quand un typhon naît dans ces parages. Avisés de sa marche probable, on pourrait même dire certaine, les navires peuvent s'écarter de cette zone mortelle.

Le R. P. Froc fut nommé officiellement à l'Observatoire de Zi-Ka-Wei où déjà il travaillait, par un jeune gouverneur général de l'Indochine qui était M. Paul Doumer. L'Observatoire s'est développé, le P. Froc a formé une équipe d'astronomes et de météorologues qui vont continuer son œuvre.

A son départ de Shanghai, la commission municipale de la concession française, le Municipal Council de la concession britannique, toutes les autorités de la ville internationale ont tenu à saluer ce bon Français, et lui ont remis des souvenirs.

Ce matin (19 septembre), à Marseille, il a été salué par l'agent général des Messageries Maritimes, M. Raoul, qui, en quelques phrases cordiales, lui a renouvelé combien les marins lui sont reconnaissants de ce qu'il a fait pour eux au cours de cette carrière de cinquante années de travail consacrées à la science. Le R. P. Froc paraissait ému de ce premier accueil sur la terre de France.



Une histoire du P. Froc

Le P. Froc, en route pour la Chine, navigue sur le « Tonkin »...

Zi-Ka-wei, 25 février 1929.

« Tout alla bien sur les eaux calmes de la baie d'Along. Il fallait tout de même occuper le temps et je fus appelé à y aider en narrant une traversée autrement mouvementée, que je fis dans les mêmes parages;... vous voyez d'ici le vieux, coiffé, selon la mode, du béret basque, assis sur n'importe quoi; il n'y manquait que la pipe pour rappeler les « Récits du gaillard d'avant ».

Donc, alors, c'était par ici, à bord de la « Manche », un bon bateau, un peu lourd; quand il était chargé, il tanguait si profondément qu'on se demandait s'il se relèverait jamais, et si le nez qu'il piquait n'irait pas gratter le fond. Or, en mai 1899 on avait embarqué à Saïgon du matériel de chemin de fer et on avait son plein cargo jusqu'à l'extrême limite. En même temps que les colis, on avait reçu à bord de nombreux passagers, pékins et officiers, venus de Marseille par le courrier

« Le Laos » et rejoignant au Tonkin leurs postes respectifs. Parmi eux se trouvait un jeune officier très avenant, M. Feradini, fraîchement promu capitaine, et très fier de ses éperons qu'il ne quittait pas. Il amenait tout là-bas, loin du foyer, dans la brousse sauvage, sa jeune dame, qui convergeait à bonne distance vers sa majorité. Cette petite famille occupait, dans la batterie à babord, la première cabine au pied de l'escalier; ma cellule à moi, était à l'autre bout, sur tribord, vers l'avant; il y avait 8 portes de chaque côté, de part et d'autre de la cursive. Tout alla bien les premiers jours: soleil radieux, atmosphère pure, spectacle varié des dentelures de la côte, sur babord; mer d'émeraude avec un petit clapotis. On fit ainsi sans encombres les escales intéressantes de Nhatrang et de Tourane; le voyage allait s'achever sous les meilleurs augures. Mais attendons la fin: in cauda venenum.

Le lundi 8 mai, le temps se fit chaud et lourd, tout devenait morne; quelque volatile se cuisait manifestement pour nous dans le nord; en fait nous avions agrippé une aile ou une queue de typhon. A 3 heures de l'après-midi, le vent de N.-E. se lève, la houle se fait longue d'abord, puis plus courte et plus profonde, la mer se creuse, moutonne, et la « Manche » commence une valse que, sans doute, elle trouve gracieuse, mais qui ne fait pas les délices des passagers. On tend sur les tables du réfectoire les réseaux de cordes que, poétiquement, on appelle violons, on ferme les hublots à double tour, les portes restant ouvertes sur la cursive pour permettre aux miasmes de s'enfuir par la cage de l'escalier: gare le grain.

De fait, en entrant dans le golfe du Tonkin, le navire se mit à tanguer comme aux plus beaux jours: il plongeait, il roulait, et les estomacs suivaient le mouvement. Notre bon petit capitaine était resté dans le fumoir où du moins on jouissait d'un peu d'air; que faisait-il? L'histoire ne le dit pas. Peut-être était-il dans l'état de ce M. Perrichon, du « Voyage en Chine », qui, pétrifié par le « mal qui répand la terreur, mal que la mer en sa fureur... », etc., était cloué sur un paquet de cordages, si bien que deux matelots étant venus lui annoncer qu'il allait être pendu à la grande vergue, il répondit: « ...ça m'est égal, pourvu qu'on ne me bouge pas... » Pendant ce temps, sa jeune épouse, seule dans sa cabine, était sans doute aux prises avec les mêmes désagréments.

Vers dix heures du soir, les embruns balayant trop

souvent le pont, je descendis chez moi, et me jetai tout habillé sur ma couchette. Soudain, « la Manche » se dresse, retombe lourdement, indéfiniment; une vague frappe ses flancs avec un bruit sourd, et un paquet de mer dégringole avec fracas les marches de l'escalier... De la cabine n° 1 sortent des soupirs, des sanglots, des cris... sans doute la terreur s'y est répandue! Au bout de cinq minutes, nouveau coup de tangage, nouveau choc; cette fois le roulis s'en mêle, et patatras des piles de vaisselle s'effondrent et se brisent dans la salle; les boys courent s'agitent; sans doute pensent-ils à une autre tempête qu'ils essayeront demain. Mais alors, dans la cabine n° 1 ce sont des cris, des supplications... puis drrring, drrring, drrring, la sonnette électrique fait des appels désespérés. Après un moment d'attente et de nouveaux carillons, un bruit de pieds nus dans l'escalier inondé. Toc, toc... — « Qui est là? — Madame, toi appelles moi; toi veux quoi? — Ah! Seigneur, un Annamite! — Dis-moi, toi veux quoi? — Maître d'hôtel, appelle le maître d'hôtel. — Oh: mam', moi...pelé lui. »

Un silence, coupé de soupirs, puis de gros souliers ferrés qui glissent en descendant; manifestement le personnage s'accroche aux rampes et fait des efforts pour ne pas chavirer dans le roulis. Le maître d'hôtel est un natif du pays de Marius, voix tonnante, profonde, caverneuse; maigre, et si grand qu'il fait penser au tambour major du régiment marseillais dépeint par un de ses compatriotes à un camarade d'un autre régiment: « Mon cer, tu me croiras ou tu ne me croiras pas, mais troune de l'air, vrai comme je te le dis, il est si tellement grand que quand il veut se gratter la tête, il est obligé de se mettre à genoux »... Donc, notre géant, s'accrochant aux rimbardes, frappe et demande: « Madame, vous m'avez appelé? — Oui, oh! dites, maître d'hôtel, est-ce qu'il y a du danger? est-ce que nous allons couler? Ah... est-ce que nous allons mourir? »

Le colosse répliqua de sa voix profonde ces paroles textuelles que j'entendis parfaitement: « *Couler, Madame, mais c'est oune merre d'houille* »... et il faisait des efforts pour s'accrocher à la rampe de l'escalier. Ce fut alors une explosion de désespoir: « Ah pourquoi suis-je venue?... on veut me tromper... je vais périr... maman! » Et le brave homme d'insister: « Madame, je vous dis que c'est oune merre d'houille! ». C'était vraiment de l'huile sur le feu.

En désespoir de cause, on cria: « Appelez le Père, appelez le Père ! » Je faisais semblant de ronfler... Après deux ou trois: toc, toc: « Qu'est-ce qu'il y a? — Mon Révérend Père, il y a une dame qui veut vous parler... — Me parler, à cette heure-ci? — Oui, mon Révérend Père, respect que je vous dois, cette dame a peur. » Nous y allâmes de conserve et du pas de la porte, je dis ce qu'il fallait dire: on dansait, oui, même très fort, mais je donnais ma parole qu'il n'y avait pas le moindre danger. Puis je promis qu'au moindre signe de péril je viendrais l'avertir, avec le bonhomme à la « merre d'houile »... Je dus donner par trois fois ma parole, et tout se calma, les cris, les sanglots, les soupirs, et de ma couchette, j'entendis une respiration régulière, signe d'un sommeil réparateur. Le lendemain, après la messe célébrée dans le calme de la passe Henriette, je montai sur la passerelle pour admirer la baie d'Along; le jeune capitaine m'y rejoignit pour me remercier, avec sa femme, du grand service que je lui avais rendu. Pauvre petit officier d'alors, il aurait maintenant cinquante ans passés, s'il n'a pas succombé sous les balles des « Pavillons Noirs », ou les obus et les gaz asphyxiants de la Grande Guerre.



RÉTROVISIONS

La Fanfare

Lorsque j'entrai au collège en 1876, il y existait une clique de clairons et tambours qui égayaient et scandaient nos promenades.

L'année suivante, il n'en restait rien...

A la rentrée de 1878 une pétition fut adressée respectueusement aux autorités de la maison pour demander l'organisation sinon d'une musique, au moins d'une fanfare.

Contre notre attente légèrement sceptique la motion fut adoptée et la musique s'organisa sous la direction d'un Père hollandais que nous avions cette année-là comme surveillant et professeur d'allemand, le P. W. de Jong, musicien émérite. Celui-ci s'assura la collaboration du sous-chef de musique de l'Infanterie de Marine, M. Nérot, qui jouait très agréablement du cornet à piston.

Lui et un de ses musiciens nous enseignèrent le jeu des divers instruments pour lesquels nous avions opté.

Voici, d'après une note retrouvée dans mes papiers, quelle était la composition de notre académie de musique:

Petites flûtes: Paul Charpentier, Albert Le Jeune, Eugène Kerautret.

Flûte tierce: Léon Charpentier.

Grande flûte: William Borius.

Premiers pistons: Alexandre Lullien, Cyrille Mézergues.

Deuxième piston: Ferdinand de Rivérieux.

Bugle: Henri Muller.

Premiers altos: Louis de Ponfilly, Gaston Lemonnier.

Deuxièmes altos: Emmanuel Boëlle, Léopold Pérès.

Premiers barytons: Volmy Lemonnier, Ernest Michel.

Deuxièmes barytons: Armand de la Villesbret, Fernand Meusy.

Basses: Auguste Carof, Joseph Monot, Julien Chevillotte.

Caisse claire: Armand Palame de Champeaux.

On se mit à l'ouvrage et dès le 31 décembre, la fanfare put se faire entendre pour la première fois à la distribution des témoignages.

Tant que nous jouions de pied ferme dans notre salle de répétitions ou dans la cour, cela marchait à peu près, mais quand il fallut jouer en marchant ou défilant, cela n'allait plus du tout...

Ce fut probablement le dernier jour... d'une condamnée; pour la fête du P. Recteur nous allâmes en promenade à Sainte-Anne du Portzic où nous eûmes la Messe... A l'aller par le chemin de corniche de la côte, on voulut nous faire marcher en musique... Par ces chemins raboteux et accidentés, chacun joua de son côté avec indépendance et il n'y eut plus ni mesure ni ensemble, la cacophonie fut merveilleuse.

C'était 15 jours avant le bachot, un mois avant les prix, il ne fut plus question de la musique: ce fut presque dommage, l'apprentissage était fait et l'année suivante eut marqué des progrès...

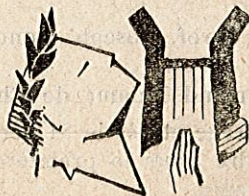
Veut-on une idée de notre répertoire? Voici les principaux morceaux qui le composaient: air anglais (God save...), air corliste marche (Brandt), choral (de Jong). Andante (Mozart), marche de Judas Machabée (Haëndel), Cavatine de Robin des bois (Weber), Prière pour la France (de Jong), Marche pontificale (Gounod), Marche N.-D. de Walcour. Enfin, le morceau de choix c'était l'œuvre du P. de Jong qui nous l'avait dédié « Marche de la Fanfare ».

L'avons-nous assez jouée et rejouée cette marche?

... Mais où sont les neiges d'antan?

Epilogue à côté. J'ai parlé de la collaboration que s'était assurée le P. de Jong de la part du sous-chef de musique de l'Infanterie de Marine; peu de mois après, M. Nérot était désigné pour la Cochinchine... Pendant qu'il avait enseigné l'harmonie aux « fanfarons » du P. de Jong, celui-ci, insensiblement, soignait son harmonie morale, si bien qu'avant son départ on vit le brave M. Nérot s'approcher dévotement de la sainte table, aux pieds de N.-D. de Bon-Secours.

Auguste Carof.



L' A. P. E. L.

Compte-rendu

Le samedi 11 juillet, l'assemblée générale de l'Association de Parents d'Elèves de N.-D. de Bon-Secours s'est réunie à l'issue de la distribution des prix, dans la salle des Œuvres du Patronage des Carmes, sous la présidence du colonel de Réals.

Le Président a exposé :

1°) La formation de l'association qui a acquis la capacité civique par la déclaration faite en date du...

2°) La composition du Comité :

Président : M. le Colonel de Réals.

Vice-Président : M. l'Ingénieur Général du Génie Maritime Briend.

Trésorier : M^r Abarnou, notaire.

Secrétaire provisoire : M. de Vuillefroy.

Membres : MM. le Capitaine de Vaisseau Loyer, Le Goasguen, avocat, Coelenbier.

3°) Il a fait part de la démission de M. de Vuillefroy qui, par suite de nombreuses occupations, ne peut plus assumer les fonctions de secrétaire et a proposé pour le remplacer M. Gayet qui veut bien accepter cette charge.

La désignation a été ratifiée à l'unanimité.

4°) Le Président a ensuite rappelé et précisé le but de l'association qui est d'apporter tout le concours possible à la lutte entreprise en vue d'assurer l'existence de l'Enseignement libre secondaire.

Il a été bien entendu que le but premier et essentiel de nos efforts devait être de nous opposer à l'établissement de l'Ecole Unique, qui n'est qu'un moyen de faire mourir l'enseignement libre de sa belle mort.

L'association s'est déclarée favorable au projet de loi déposé par M. de Warren, député, en vue de l'institution d'un office national des Bourses, ce projet paraissant dans l'état actuel de la législation un des meilleurs moyens de parer au danger d'une gratuité hypocrite et sectaire accordée à l'enseignement officiel.

Enfin quelques résultats obtenus déjà par d'autres associations, au sujet des programmes scolaires, de même

que la formation de 3 associations dans le diocèse ont été exposés par le Président, qui communique le nombre de nos adhérents (141.)

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée.

Colonel DE RÉALS,
Président de l'A. P. E. L.

Renseignements

La délégation Nationale des A. P. E. L. vient de préciser son programme :

1° *Se placer sur le terrain de la liberté d'enseignement et en conséquence être ouvertes à toutes les familles qui usent de leur droit naturel et légal en faisant élever un ou plusieurs enfants dans les établissements secondaires libres, ou en assurant au foyer l'éducation et l'instruction.*

2° *Etre des associations de familles et non pas d'individus, que la famille y soit représentée par l'un ou l'autre des parents, ou par le tuteur ou la tutrice.*

3° *Avoir comme circonscription tout un ressort d'Académie, avec obligation, si deux ou plusieurs groupements prennent l'initiative d'une telle organisation, de former au plustôt entre eux l'A. P. E. L. académique.*

4° *S'organiser librement dans le cadre de l'Académie au mieux des circonstances locales, mais de façon qu'il y ait unité de direction, en conformité avec les buts du mouvement et les directives données par la délégation nationale.*

5° *Adopter autant que possible les statuts-types fournis par la Délégation Nationale; en tous cas avoir les mêmes buts, avec priorité d'une part pour le maintien et le progrès de la liberté d'enseignement, et d'autre part pour la représentation des familles auprès des pouvoirs publics et devant l'opinion.*

6° *Admettre le principe normal et traditionnel de la collaboration des familles et des établissements libres, des parents et des maîtres, sans confusion ni immixtion; tendre à l'entente avec les Syndicats professionnels soit de directeurs, soit de maîtres; avec les Amicales d'anciens et d'anciennes élèves, étant admis que les représentants de ces Associations pourront être appelés à titre consul-*

taif, à condition de réciprocité à prendre part aux travaux des A. P. E. L. et de leurs Conseils.

7° *Abonner tous les membres au Bulletin National avec faculté d'y joindre un supplément particulier.*

8° *Participer selon les besoins et les circonstances, aux frais de la Délégation Nationale et de son Secrétariat.*

Le trésorier a dressé la contribution demandée pour les frais de propagande et de Secrétariat de la Délégation Nationale (1 fr. par membre).

M. Philippe de Las Cases, président de l'A. P. E. L. s'est enquis, au nom de ces groupements, de la situation des fonctionnaires, particulièrement des officiers et sous-officiers, dont les enfants fréquentent les écoles libres. Il a demandé aux ministres intéressés s'il existe un inconvénient à ce que ces fonctionnaires fassent partie des Associations de parents. Voici la réponse qui lui a été adressée par M. le Ministre de la Marine.

« Monsieur le président,

« Vous avez appelé mon attention sur le cas des officiers et sous-officiers de l'armée de mer qui seraient désireux de faire partie des Associations de parents d'élèves de l'enseignement secondaire libre, et vous m'avez prié de bien vouloir leur en donner l'autorisation.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai demandé au président du Conseil, Ministre de l'Intérieur, de me communiquer son avis à ce sujet. Il m'a été répondu ce qui suit :

« Je ne vois pas d'inconvénient, en ce qui me concerne, à ce que cette autorisation soit accordée, en admettant qu'elle soit nécessaire. La faculté laissée aux intéressés de choisir pour leurs enfants l'établissement secondaire de leur choix semble impliquer, en effet, la liberté pour eux d'adhérer aux groupements de cette nature qui sont d'ailleurs légalement constitués. »

« Dans ces conditions, comme ces associations ne sont pas contraires au bon ordre et à la discipline et n'ont aucune préoccupation confessionnelle ou politique, j'estime que les officiers et sous-officiers des différents corps de la marine n'ont pas besoin d'autorisation pour en faire partie. »

Cette lettre affirme à nouveau que les officiers et sous-officiers sont libres d'envoyer leurs enfants à l'école de leur choix, et que par voie de conséquence, ils peuvent faire partie des associations qui comme l'A. P. E. L. poursuit en dehors de tout but politique ou confessionnel la défense de la liberté de l'enseignement.

*
**

En publiant le compte-rendu de l'assemblée générale, nous remercions les Parents qui ont si bien compris l'importance de notre association et soutiennent notre initiative.

Nous rappelons à ceux qui n'auraient pas encore envoyé leur adhésion de membre actif que la cotisation annuelle est de 10 francs.

Remettre l'adhésion au Père Le Mintier, qui se charge de la porter annuellement sur une des notes trimestrielles du collège.



Table des Matières

POUR 1931

Pâques - Prix - Grandes Vacances - Noël

A. C. J. F., 21-66-116.	Froc (le P. quitte la Chine), 146.
Anciens, 87.	(lettre du...), 147.
Anciens, pourquoi pas? 130.	Grandes promenades, 74.
A. P. E. L., 153.	Groupe de Foucauld, 21-66-116.
Assemblée générale, 87.	Joyeux ébats, 74.
Au jour le jour, 10-63-69.	Lauréats, 90.
Baccalauréat: 1) succès, 90.	Liste des anciens: compléments
2) nouv. progr., 124.	et modifications, 93.
Basquet, 84-119.	Lourdes (A. C. J. F. à), 66.
Bibliothèque (entre autres), 39.	Malade imaginaire, 23.
Calvaires bretons (poésie), 16.	Manoir (le vieux), poésie, 15.
Carnet de famille, 42-94-145.	Marche (la marche devient le sport
Centenaire de la liberté d'en-	préféré), 119.
seignement, 61.	Nouvelles de tous, 44-92-146.
Chanteurs aux champs, 81.	Palmarès, bulletin n° 26.
Communión solennelle, 55.	Pauvre Pégase, 9.
Compliments à un ami, 107.	Pauvres (nos), 1.
Concours de photos: 1) avis, 40.	Pensionnaire bien encombrant, 31.
2) résultats, 91.	Photos (concours... On dit...) 40-91-132.
Confirmation, 57.	Poésies, 15-16.
« Connaitre » (en récréation), 4.	Reporter (de l'art d'être...), 74.
Coupe D. R. A. C., 20.	Retraite de fin d'année, 60.
Croisade, 53.	Retrovisions, 97-130-151.
Croquis d'Angleterre, 48.	Sabre (remisé du), 133.
Deschard Jacques, 136.	Scènes vécues, 103.
Discours de M. Aubert, 133.	Sous l'ondée brestoise, 19.
Distribution des prix, 87.	Souvenirs d'une croisière, 46.
Dix années de collège, 97.	Sports, 33-83-119.
En franchise, 41.	Tennis, 83.
Fanfare du collège, 151.	Toujours la même chose, 17.
Tennis, 83.	Un départ, 105.
Toujours la même chose, 17.	Un grand homme, 79.
Fêtes des Jeux, 77.	Vers le zéro absolu, 6.

AUTEURS DES ARTICLES SIGNES

A. B., 3.	Dillard P., 130.
Aubert, 133.	Estienne G., 22.
Baule, 109.	Froc (Père), 147.
Caroff A., 151.	Grall H. (1 ^{re}), 10-16.
Château E., 32-109.	Grall H. (6 ^e), 56-82.
Ceillier A., 77-80.	J. P. P., 107.
Danlpano, 86.	Liron F., 5-58.
Deschard M., 102.	Marmouget R., 59.
Deschard R., 51.	Mathurin, 8.

Mocagr, 75.
Pen-Houarn, 14.
R. D., 47.
De Réals, 30.
Rolland A., 20.
Wirix, 32.

R. R., 78.
De Silguy R., 123.
Thuillier, 55.
Van Dhout, 38-119.
De Vuillefroy T., 60.

HORS TEXTES

A. C. J. F. à Lourdes (4 photos), 90.
Concours de photos, 91.
Deschard Jacques, 136.
Foot-ball en cour, 67.
Malade imaginaire, 66.
Neige (4 photos), 67.
Promenade, 67.
Remise du sabre: 1930, 66.
1931, 133



